Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 12 (1904)

Heft: 48

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

E. Ch. Babut : **Le Concile de Turin** (417); Paris, Picard, in-8°, 1904.

Ce volume, qui est le fascicule VI de la bibliothèque de la Fondation Thiers, n'est pas seulement l'histoire et l'explication du Concile de Turin, de 417, mais encore une étude très substantielle, très claire, très précise, des relations qui ont eu lieu, de 417 à 450, entre la papauté romaine et les Eglises de la Gaule Méridionale. On y voit comment la papauté s'est efforcée d'établir sa juridiction sur ces Eglises, et comment elle y a réussi, grâce à la faveur du pouvoir impérial qu'elle a su habilement se ménager, et grâce aussi à la faiblesse des évêques. Sans doute quelques évêques, comme St. Proculus de Marseille et St. Hilaire d'Arles, ont résisté, mais la plupart ont faibli; et ainsi s'est transformée en autorité cette simple primauté d'honneur qui avait été reconnue à l'Eglise de Rome par les autres Eglises. L'histoire de la province ecclésiastique d'Arles, depuis les ambitieuses intrigues du pape Zosime et de l'évêque Patrocle en 417 jusqu'à celles du pape Léon Ier et de l'évêque Ravennius en 450, est vraiment très intéressante, surtout pendant l'épiscopat d'Hilaire; et M. Babut l'a racontée avec beaucoup de science et de clarté. Son étude, au point de vue de la documentation, ne laisse rien à désirer, sauf sur un point: peut-être donne-t-il trop facilement raison à M. Duchesne contre Friedrich dans la question de l'Illyricum ecclésiastique (p. 71), comme aussi dans celle du Concile de Sardique (p. 75).

Les lecteurs attentifs remarqueront ce que l'auteur dit des évêques sortis du monachisme en Occident, et de l'attitude que les évêques de Rome ont prise contre eux; également les appréciations, malheureusement trop brèves, qu'il émet au

sujet du priscillianisme. L'auteur y suppléera, et nous prenons bonne note de la promesse qu'il fait (p. 42) de revenir sur cette question et de développer les trois points suivants: « 1° La querelle du priscillianisme ne se restreignit pas à l'Espagne, comme Sulpice Sévère s'est appliqué systématiquement à le faire croire, mais troubla tout ensemble l'Eglise espagnole et l'Eglise gauloise. 2° Martin de Tours fut gravement compromis (?) dans l'affaire; et ses adversaires à Trèves, en 386, furent un moment très près d'obtenir sa condamnation. 3° Priscillien ne fut nullement l'inventeur ou le propagateur d'une hérésie dogmatique; les priscillianistes n'ont formé qu'un parti ascétique et piétiste; toute la tradition hérésiologique relative à leur prétendu système ne repose que sur une imposture d'Itacius, évêque d'Ossonoba. »

Mais revenons au Concile de Turin. Je ne saurais mieux en caractériser la portée qu'en citant les propres paroles de l'auteur (p. VII-X): « La lettre du Concile de Turin aux Eglises gallicanes, rapprochée des lettres contemporaines du pape Zosime, me parut revêtir un intérêt singulier : on y retrouve, après plus de quatorze siècles d'oubli, le souvenir d'un conflit ardent entre le siège de Rome et un groupe d'évêques gaulois, soutenus par le siège de Milan. Ce conflit fut-il dans l'histoire de la papauté un simple épisode? J'ai essayé de montrer qu'il y fallait voir plutôt une crise décisive. On a reconnu depuis longtemps que les Eglises provençales, en raison de l'occupation progressive des autres provinces de l'Occident par les Barbares, avaient tenu une grande place dans les préoccupations des papes du Ve siècle. C'est en Provence que la *politique autoritaire* de l'évêché romain a fait ses *essais* au temps de Zosime, et qu'elle a obtenu son premier triomphe au temps de Léon le Grand. L'exemple de l'absolue soumission au siège apostolique est venue de là. Si l'on veut savoir comment s'est établie la monarchie ecclésiastique du *premier pape*, c'est dans la correspondance de Rome avec Arles, Vienne, Narbonne et Marseille qu'il faut chercher les documents. Or toute l'histoire des relations de l'Eglise de Rome avec les métropoles provençales change d'aspect et de sens lorsqu'on a remis le Concile de Turin à sa place dans la suite des événements... Le pape Zosime, en 417, se crut en mesure de disposer des Eglises d'une manière souveraine,

comme l'empereur disposait des cités : le Concile de Turin se réunit afin de *porter remède aux menées ambitieuses de certaines personnes*, et il infirma le décret du pape. Vingt-huit ans plus tard, le pape Léon voulut à son tour parler en maître à la Gaule. Comme il se souvenait du conflit de 417 et savait les Gallicans fort peu disposés à s'incliner devant ses décisions, il *sollicita de l'empereur* un édit qui leur enjoignît de se soumettre : Valentinien III prononça que tous les décrets du pape de Rome *seraient désormais* pour les évêques des Gaules autant de *lois obligatoires*, et menaça les contrevenants de poursuites criminelles pour lèse-majesté. L'essentiel de ce petit livre est dans le rapprochement de deux faits : la défaite de Zosime et la victoire de Léon le Grand, et de deux documents : la lettre synodale de Turin et l'édit de Valentinien III. Une conclusion d'ensemble m'a paru se dégager de ces faits : c'est que le pouvoir impérial a eu bien plus de part qu'on ne l'a pensé jusqu'à présent à l'établissement de la monarchie ecclésiastique romaine. »

Cette conclusion, quoi qu'en dise M. Babut, était connue et déjà solidement démontrée. Mais il est bon qu'un ouvrage comme celui-ci le démontre à nouveau avec une grande clarté. Bref, l'Eglise avait assigné à l'évêque de Rome le premier rang, « mais elle ne lui avait attribué ni contrôle, ni droit de justice sur les autres évêques, et, d'elle-même, elle ne s'était pas organisée en monarchie. Aux privilèges honorifiques et à l'influence morale des papes, *deux décrets impériaux* rendus en 369 et 378 ajoutèrent un pouvoir de fait : les empereurs d'Occident Valentinien Ier et Gratien *conférèrent au pape Damase et au Concile romain le droit de juger en appel tous les évêques de leur empire.* La primauté de juridiction se joignit ainsi à la primauté d'honneur; la primauté de jurisprudence en fut la conséquence presque immédiate, et les premières décrétales furent expédiées de Rome en Gaule, en Espagne et en Afrique » (p. 189).

Les lecteurs comprendront que nous insistions sur des données historiques aussi graves. Peut-être M. Babut ne fait-il pas assez ressortir que la manifestation de 417 a été, non pas une nouveauté de sentiment (p. 211), mais le résultat, l'expression même des libertés traditionnelles de l'Eglise entière. Il regrette avec raison que les défenseurs des libertés galli-

canes n'en aient pas appelé, au XVIIe siècle, à l'assemblée de 417, à St. Marole de Milan, à St. Simplice de Vienne, à St. Procule de Marseille, etc. Qu'il se rassure, la vérité reprendra ses droits; et la meilleure manière de saper la papauté, c'est de montrer le « néant » de ses origines. Déjà ceux qui veulent voir, voient. E. MICHAUD.

E. Ch. BABUT: **La plus ancienne décrétale**. Paris, Société nouvelle de librairie, 17, rue Cujas, in-8°, 88 p., 1904.

Il s'agit d'une lettre qui s'est transmise sous le simple titre de: Canons des Romains aux évêques gaulois. Des évêques de Gaule avaient interrogé l'évêque de Rome sur la teneur de certains canons, et l'évêque leur a personnellement répondu (p. 32). N'a-t-on pas outrepassé et exagéré la portée de cette réponse, en essayant d'y voir comme l'exercice d'un pouvoir de légiférer que l'évêque de Rome aurait déjà possédé à l'époque où cette réponse a été écrite? Il est permis de le penser; car rien dans le texte n'affirme un tel pouvoir. Que des évêques, dans le patriarcat d'Occident, aient eu la pensée de demander à leur patriarche son opinion sur certains points disciplinaires, il n'y a rien, dans cette démarche, qui démontre dans ce patriarche une autorité quelconque sur l'Eglise universelle.

D'abord, il importe de noter que ces canons sont anonymes, et qu'ils sont présentés comme étant « des Romains » ou de l'Eglise de Rome, en général. Quel en est l'auteur? A la suite de Sirmond, Hefele, Hinschius et d'autres attribuent cette décrétale à Innocent Ier (401-417); à la suite de Coustant, Maassen, Lœning, Bruns, Langen, Rauschen l'attribuent à Sirice (384-399); M. Duchesne ne se prononce pas. M. Babut pense qu'elle est plus ancienne et qu'elle remonte à Damase (366-384). Pour le démontrer, il compare quelques canons de la décrétale en question et quelques textes de Sirice sur les mêmes sujets, et il constate que les textes de Sirice ajoutent quelque chose aux prescriptions des *Canons;* d'où il conclut que les Canons des Romains sont antérieurs (p. 23). « Il faut déclarer nettement que tout le passage des Canons relatif aux *digami* n'est à coup sûr ni de Sirice, ni d'Innocent, et que le seul pape auquel on puisse l'attribuer est le pape Damase » (p. 29).

Il paraît démontré que Sirice a été plus affirmatif et plus impératif que Damase; que, dans sa lettre du 3 février 385 à Himerius, « il le prend de beaucoup plus haut » (p. 35); que, selon lui, il y a deux sortes de lois de l'Eglise, les unes délibérées par les conciles, les autres édictées par le saint-siège; qu'il y avait chez lui, comme disait Paulin de Nole, de la « superbe » (p. 38). M. H. C. Lea pense aussi que les Canons aux Gaulois sont antérieurs à la décrétale à Himerius (p. 39).

Quoi qu'il en soit, notons quelques points de ce document: — 2. Beaucoup d'évêques ont changé la tradition des Pères et sont tombés dans les ténèbres de l'hérésie. Les évêques des Gaules ont daigné demander « à l'autorité du siège apostolique » d'exposer la science de la loi ou les traditions. — 5. Le baptême et l'eucharistie sont administrés par les *sacerdotes* (évêques, prêtres, diacres): Ea de sacerdotibus primo in loco statuta, tum et de (episcopis) presbyteris et diaconibus, quos sacrificiis divinis necesse est interesse, per quorum manus et gratia baptismatis traditur et corpus Christi conficitur. — 8. Sur le mariage des prêtres: Qui major fuerit baptizatus, et si manserit pudicus unius uxoris vir, potest clericus fieri, si nullis aliis criminum funiculis alligetur. — 9. *Sur la tradition et le critérium catholique:* Si una fides est, manere debet et una traditio. Si una traditio est, una debet disciplina per omnes ecclesias custodiri. Diversis regionibus quidem ecclesiæ sunt conditæ, sed per omnem mundum unitate fidei catholica una est appellata. — 10. Sur la rémission des péchés: Paschæ tempore presbyter et diaconus per parrochias dare remissionem peccatorum et misterium implere consuerunt. — 11. Sur le *crisma infusum capiti:* ... Si oleo fuerit contactus non sæpe sed semel, *virtute sua Deus operatur* in tempore. — 18. Sur l'évêque qui « envahit » une Eglise étrangère: Ex hoc si quis in aliena diocisi ausus fuerit ordinationem facere præsumere, sciat se de statu suo posse periclitari, qui alienam ecclesiam invadere præsumpserit. L'évêque de Rome ne songeait donc pas encore, en ce temps-là, à « envahir » les diocèses autres que le sien. E. M.

P. Bräunlich: **Los von Rom-Kämpfe im Böhmerland.** III. Wie die heutigen romfreien Kirchen in Böhmen entstanden. München, Lehmanns Verlag, 1904.

Die Schrift erzählt die Lage der heimlichen Protestanten in Böhmen zur Zeit des Regierungsantritts Josefs II., die Bedrängnisse der Evangelischen in der ersten Toleranzzeit, die evangelische kirchliche Weiterentwicklung in dem halben Jahrhundert nach Josefs II. Tode, die Zeit von 1848, die Konkordatszeit, die deutschkatholische Bewegung, die neue Brüdergemeinde in Böhmen, die Kämpfe um den Bestand der evangelischen Schulen, die Unfehlbarkeitserklärung und die Kündigung des österreichischen Konkordats, das Einsetzen der altkatholischen Bewegung in Böhmen, die Begründung der altkatholischen Gemeinde Warnsdorf, die altkatholische Bewegung der siebziger Jahre im übrigen Böhmen, die Erkämpfung der staatlichen Anerkennung des Altkatholizismus, den Aufschwung der Bewegung im Jahre 1883, den Bestand der evangelischen Kirchen A. B. und H. B. in Böhmen im Jahre 1898. Von besonderem Interesse für uns sind die Abschnitte über die altkatholische Bewegung. Die Seelenzahl der Altkatholiken in Böhmen ist nach dem Stande von 1897 mit 10,580 angegeben; sie hat jetzt die Ziffer 14,000 weit überschritten. Wir empfehlen die lehrreiche und interessante Schrift. Sch.

L. Clasen: **Zurück zu Luther.** Kritische Richtlinien für die Aufgaben der Gegenwart. Halle a. S. 1904. 121 Seiten. Mk. 2.

Nicht durch bestimmte Lutherworte soll der Nachweis versucht werden, „wie Luther gegenüber den verschiedenen Fragen, die unsere Zeit bewegen und die ihr zur Beantwortung aufgegeben sind, wohl urteilen und entscheiden würde. Das wäre ein nutzloses und aussichtsloses Unternehmen und von sehr zweifelhaftem Wert. Denn man würde bei nicht wenigen Fragen einem Wort, wo Luther die Frage nach der einen Seite entschieden zu haben schiene, ein anderes Lutherwort entgegensetzen können, das etwa für die entgegengesetzte Entscheidung in Anspruch genommen werden könnte“, vielmehr soll die Grundstimmung der Persönlichkeit Luthers, dass er alles, was er dachte, sagte und tat, aus seiner durch Christus

bewirkten Lebensgemeinschaft mit Gott herauswirkte, *seine Gottbezogenheit,* als Richtschnur der Gedanken des Verfassers dienen, die dann im einzelnen ausgeführt werden als „die religiösen Bedürfnisse“ unserer Zeit: Zurück zu Luther, zu seiner Glaubensfreudigkeit, Glaubenstreue, Glaubensfreiheit; und die „sittlichen Erfordernisse“: Zurück zu Luthers Gesinnungsernst, Tatkraft und Zielbewusstheit. Weil Luther nicht zitiert wird, liest sich die Schrift glatt und bietet dem Verfasser Gelegenheit, in populärer Art die Zustände in der evangelischen Kirche (Professorenfrage, Angst vor der Kritik, soziale Aufgabe des Geistlichen), sowie auch das falsche Verhalten der Protestanten gegenüber Rom (S. 96 ff., S. 112 u. ö.) in freimütiger Weise zu beleuchten. G. M.

Encyclique patriarcale et synodale de Constantinople, sur les relations des Eglises autocéphales et orthodoxes et sur d'autres questions ecclésiastiques; Réponses desdites Eglises et Remarques du patriarche œcuménique sur ces Réponses; broch. de 80 p. *(texte grec)*, 1904.

Des traductions françaises ont été publiées, soit de l'Encyclique du patriarche, soit des réponses des Eglises autocéphales. Il s'agissait des relations à établir entre les Eglises d'Orient, d'une part, et les Eglises romaine, protestante, anglicane et ancienne-catholique, d'autre part. Les réponses des Eglises consultées sont loin d'avoir la valeur qu'on aurait désirée: car il est visible que la plupart ne connaissent que très insuffisamment les Eglises sur lesquelles elles se sont prononcées. Le patriarche de Constantinople s'en est vraisemblablement aperçu; aussi, dans les très intéressantes Remarques dont il a fait suivre les documents susmentionnés, a-t-il vivement engagé ses coreligionnaires à étudier plus à fond les graves questions qui leur sont proposées. Voici ce qu'il dit au sujet de l'Eglise ancienne-catholique (p. 77-78):

«...Avec de plus grandes et de meilleures espérances, nous devons nous occuper soigneusement des anciens-catholiques et des Anglicans, ceux-ci montrant aussi du respect et du zèle envers la sainte Eglise orthodoxe du Christ. Bien que les théologiens ne soient pas d'accord sur les différences doctrinales qui existent entre les anciens-catholiques et les orthodoxes,

cependant nul ne peut méconnaître ce fait : que les chrétiens occidentaux qui s'approchent aujourd'hui le plus près de l'Eglise orthodoxe sont les anciens-catholiques. Donc nous devons les aider de tout notre pouvoir dans leurs travaux et leurs luttes, afin que, n'inclinant ni à gauche ni à droite, ils restent toujours dans la voie même de l'Eglise orthodoxe. Afin de n'être pas indifférents envers ces frères qui cherchent depuis longtemps ce qui est juste et ce qui a été donné par Dieu, et qui désirent vivement l'union et la communion ecclésiastique avec nous; afin de n'être pas accusés d'injustice envers eux, en les jugeant d'après des bruits erronés et non sur des documents authentiques et officiels, nous ferions beaucoup mieux de leur demander les motifs sur lesquels est fondée leur espérance, c'est-à-dire une profession claire, exacte et officielle de leur doctrine, qui puisse être signée dans leur synode par leurs évêques et leurs pasteurs, de manière que la discussion, l'explication, l'entente et la réalisation de notre commun désir aient lieu avec la grâce de Dieu. » E. M.

Karl Gerold Gœtz: **Die Abendmahlsfrage in ihrer geschichtlichen Entwicklung.** Ein Versuch ihrer Lösung. Leipzig, Hinrich, in-8°, 1904, Mk. 8.

Nous n'avons encore, que je sache, ni une bonne histoire de la question eucharistique, ni une bonne explication doctrinale. Les documents sont très nombreux, mais épars et contradictoires sur beaucoup de points. L'auteur du présent volume, au lieu de commencer par le commencement, c'est-à-dire d'exposer objectivement l'institution de l'eucharistie et les manières diverses dont ce rite a été expliqué et pratiqué dans l'ancienne Eglise, a commencé par dire ce que l'eucharistie a été pendant le moyen âge, à partir de Paschase Radbert. Les 34 pages qu'il consacre à cette première partie sont loin d'avoir épuisé le sujet; l'auteur semble ignorer les travaux de la *Revue*, surtout en 1895 et 1896. De la page 35 à la page 100, il retrace les débats eucharistiques à l'époque de la Réforme, mais en glissant par trop sur Calvin, qui n'occupe guère qu'une page (p. 98-99), lui qui, de tous les réformateurs, a parlé avec le plus de profondeur de cette question. Il passe à pieds joints

sur le XVIIe siècle. Dans une troisième partie, consacrée à l'époque moderne (in der neuesten Zeit), l'auteur discute longuement les origines de l'eucharistie, ses rapports avec l'A. T., ce qu'a été la tradition des premiers siècles. Il cite quelques textes des Pères et surtout les théologiens protestants allemands du XIXe siècle. A ce dernier point de vue, ce volume sera utile aux théologiens français, anglais et autres qui ne les connaissent pas assez. E. M.

H. GUTHE: **Geschichte des Volkes Israel.** Mit einem Plan von Jerusalem und einer Übersichtskarte. 2. Auflage. Tübingen und Leipzig 1904. 354 Seiten.

J. WELLHAUSEN: **Israelitische und jüdische Geschichte.** 4. Ausgabe. Leipzig 1901. 394 Seiten.

Zu den Fragen der alttestamentlichen Kritik, soweit sie sowohl die alttestamentlichen Schriften als die daraus geschöpfte jüdische Geschichte und Entwicklung der Religion Israels betreffen, hat die altkatholische Wissenschaft eigentlich noch keine öffentliche Stellung genommen, seitdem Reuschs „Lehrbuch der Einleitung in das Alte Testament" (4. Auflage 1870) infolge der vatikanischen Wirren nicht mehr aufgelegt wurde. In dieser Auflage sind namentlich die Forschungen und Hypothesen von Wellhausen noch nicht verwertet. In seinen späteren Vorlesungen hat Reusch dieselben wohl erwähnt, aber dort ebensowenig wie in seinem Lehrbuch zu den früheren Anfängen der alttestamentlichen Kritik eine grundsätzlich beipflichtende Stellung eingenommen, wie das in dem durchweg konservativen Charakter dieses grossen Gelehrten begründet war.

Es ist daher gerechtfertigt, wenn wir einige der wichtigsten Niederschläge der neueren Kritik, wie sie in obigen zwei Werken sich finden, wiedergeben: Die Quellen des Alten Testaments stellen in der Form der Familiengeschichte, der Genealogie die *Ethnologie,* Völker-, Stammes- und Ortsgeschichte dar, wofür Regeln wie die folgenden gelten: Mann und Vater wird die Gemeinschaft selbst. Der Name des Volkes, Stammes oder Geschlechts wird ohne jede Änderung Name des Vaters und Mannes... Er wird ferner das stärkere Geschlecht oder derjenige von zwei verbundenen Teilen, der den Namen her-

gegeben hat. Weib und Mutter wird der kleinere Teil, die kleinere Stammgruppe gegenüber dem Ganzen, das schwächere Geschlecht, das in dem stärkeren mit der Zeit aufgegangen ist, oder die Gegend, das Land, die im Hebräischen als weiblich gedacht werden... Heirat bedeutet im allgemeinen die Verschmelzung zweier oder mehrerer ursprünglich geschiedener Geschlechter oder Stämme... Die Heirat ist entweder connubium oder Konkubinat, d. h. entweder haben sich zwei ebenbürtige Stämme miteinander verbunden oder zwei nicht ebenbürtige, etwa ein freies und ein unfreies Volk... Geburt eines Kindes bezeichnet die Entstehung eines Geschlechtes oder Volksteils. Gleichstehende Stämme oder Geschlechter werden als Brüder nebeneinander gestellt; der mächtigste Stamm erhält die Erstgeburt, das ist die Herrschaft (Guthe S. 4 ff.; vgl. Wellh. S. 23).

Diese Grundsätze finden besonders auf die „Erzvätersagen" Anwendung (G. § 51). Sie sind erst entstanden nach der Einigung der Stämme zu einem Volke, die Stämme sind älter als ihre Heroen, nicht umgekehrt. Die Gestalten der Erzväter (einschliesslich der Söhne Jakobs, insbesondere Josefs) sind nicht nur dem Ursprunge nach untereinander verschieden, sondern auch aus sehr verschiedenen Stücken zusammengewachsen. Sie enthalten alte Stammes- und Ortsgeschichten, die Israel übernahm und umgestaltete; israelitische Stammes- und Ortsgeschichten; persönliche Gaben und Tugenden, die hauptsächlich in dem Bilde Abrahams, Jakobs und Josefs hervortreten (G. S. 182). — Das Schema der zwölf Stämme ist längst als ein künstliches erkannt worden (G. § 13). Josef ist der Herrscherstamm (G. S. 182), es ist (= Isral) der Sammelname für die hebräischen Geschlechter, die sich eine Zeitlang in Ägypten aufgehalten haben (G. S. 23; Wellh. S. 12), auf den ägyptischen Denkmälern hat man nach einer Spur der Hebräer bisher vergeblich gesucht (G. S. 24 f.). — Der Auszug aus Ägypten ist auf eine allgemeine Bewegung der hebräischen Geschlechter zurückzuführen, die auf Kanaan abzielte. In der Wüste sind die „12 Stämme" wahrscheinlich vereinigt.

Moses (ägyptisch = Kind Gottes) war Religionsstifter „mit all den Zugaben, die sich für einen Mann an der Spitze von Hirtenstämmen aus den Verhältnissen notwendig ergeben"; er ist daher zugleich Priester, oberster Richter und Führer, Versorger und Rächer der Seinigen (G. S. 28). Der Schauplatz

des Wüstenaufenthalts ist wesentlich zu beschränken auf die wasserreiche Gegend von Kades (G. S. 32) und hat die Bedeutung (G. § 9), dass Moses hier für die neue Religion einen lebendigen Körper schuf durch Einigung der Stämme, Anerkennung seiner Autorität und der Entscheidungen, die er an Gottes Statt ihnen fällte. — „Im innersten Wesen unwirklich aber ist das Wunder von der Bundesschliessung am Sinai. Wer mag im Ernste glauben, dass Jahwe mit eigener Hand die zehn Gebote auf Stein geschrieben, ja sie sogar mit eigener Stimme von der Bergesspitze herab dem unten versammelten Volke aus der Gewitterwolke zugedonnert und danach noch hoch droben 40 Tage mit Moses Zwiesprache gehalten habe!.. In Wirklichkeit ist die Heiligkeit des Sinai ganz unabhängig von der Bundesschliessung Jahwes mit Israel; sie weist nicht auf die Besonderheit der israelitischen Religion hin, sondern umgekehrt auf ihren Zusammenhang mit einer älteren Stufe. Der Sinai war der Sitz der Gottheit, der heilige Berg, nicht bloss für die Israeliten, sondern für alle Stämme der Umgegend“ (Wellhausen, S. 13).

Das „Gesetz“ = Pentateuch rührt nicht von Moses her (G. S. 28), sondern nur die „sinaitische Schicht“ in letzterem (die beiden Dekaloge und Ex. 20, 20—23, 33; Wellh. S. 17). Das *ganze* Gesetz „ist das Produkt der geistigen Entwicklung Israels, nicht der Ausgangspunkt derselben. Als Ganzes passt es erst zum nachexilischen Judentum und zeigt sich da auch erst wirksam; vorher passt es nicht und ist vollkommen latent“ (Wellh. S. 17). „Das ganze ‚Gesetz‘ als Inhalt der durch Moses dem Volke zu teil gewordenen göttlichen Offenbarung zu bezeichnen, ist das Verfahren eines Dogmatikers, nicht das eines Historikers... Dadurch wird der Eindruck erweckt, als sei das fertige Gesetz, d. h. diese oder jene Sammlung, durch *einen* fertigen Akt an das Volk gekommen, als sei die Religionsstiftung an *einem* Tage vollzogen worden“ (G. S. 36).

Grundzug der neuen Religion ist, dass sie in Jahwe nicht die Beseelung irgend einer Naturkraft, sondern den Herrn der Natur erkannte. Die (leere) „Lade“ diente zur Bezeichnung Jahwes als Kriegsgott, der dem Eroberungsziele, Kanaan, vorangeht; ausserdem ist er in sozialer Hinsicht Quell und Hüter des Rechts im ganzen wie im einzelnen (S. 38 ff.). Moses war nicht der Stifter des Monotheismus (vgl. Wellh. S. 31 ff.),

Jahwe ist der Volksgott erst geworden als der Nationalgott im Kampfe gegen die Gottesdienste innerhalb und ausserhalb Israels (G. S. 105 ff., Wellh. S. 36). Dieser Monotheismus gelangt erst zur Herrschaft durch Gewalt unter dem Kampfe der Propheten des 9. Jahrhunderts gegen den Baalsdienst (G. § 53; Wellh. S. 75 ff.), dann aber durch die Propheten des 8. Jahrhunderts (G. § 59 und 60, Wellh. S. 111). Dazu kommt in der „Kultusreform des Josia" (i. J. 621, G. § 63, Wellh. S. 135 ff.) das sogenannte „*Deuteronomium*". Hierdurch gelangt das Priestertum zur Herrschaft an Stelle des Prophetentums mit seinen hohen Gedanken. Aber diese wurden gerade dadurch für Israel unter äusseren Formen erhalten und gerettet (G. S. 232). Diese Entwicklung wird durch das *Gesetzbuch Esra* weitergeführt (G. § 77). Bald darauf vollzieht sich noch eine Erweiterung dieses Buches nach der kultischen Seite hin (G. § 82: innere Bewegung in der jüdischen Gemeinde, vgl. Wellh. im 15. Kapitel, „Die jüdische Frömmigkeit"). Alle diese Stücke des „Gesetzes" finden sich mit verschwindenden Ausnahmen in den uns jetzt vorliegenden Pentateuch eingefügt, beziehungsweise verarbeitet (G. S. 283, 296), in welchem man nach dieser Theorie die verschiedenen Bestandteile als „sinaitische Schicht" (Wellhausen) oder Jahwist, als Deuteronomium (Josia) und als „Priesterkodex" (beziehungsweise „Heiligtumsgesetz", Esra) zu erkennen glaubt, ohne dass im einzelnen die Zeit der Einfügung näher zu bestimmen wäre (G. S. 282, besonders Wellh. im 13. Kapitel, „Das Gesetz"). G. M.

Jul. Hartmann: **Theophrast von Hohenheim.** Mit einem Bildnis. Stuttgart und Berlin 1904. 216 Seiten. Mk. 4. 50.

Vorliegendes Werk ist eine Biographie des unter dem gewöhnlichen Namen Paracelsus (Übersetzung von Hohenheim) bekannten Arztes und Naturforschers (geb. 1493 zu Einsiedeln, gest. 1541 zu Salzburg). Interessant ist das Kapitel „religiöses Leben" (S. 102 ff.). Wir gewinnen das Bild eines von warmer und selbstloser Religiosität durchdrungenen Mannes, der bei der Ausübung seines Berufes das Gleichnis vom barmherzigen Samariter zum immerwährenden Vorbild hatte und der Obrigkeit sowohl als den Wohlhabenden die Fürsorge für arme Kranke dringend ans Herz legte. Der *Reformation* neigte Para-

celsus innerlich durchaus zu, trat auch persönlich für sie ein, ohne aber sich ihr förmlich anzuschliessen. Der Grund war neben seinem unsteten Lebensgang, der ihn nicht zur Ruhe kommen liess, das Gezänke der Evangelischen, das ihn abstiess (S. 124, 128). Gegen Papst und Papsttum, die hohe Geistlichkeit, Wallfahrten, Zeremonien, Klöster u. s. w. redet er in scharfen Worten, bleibt aber zuletzt dabei: „In Gott sein und in sein Einigen geborenen Sohn Jesus Christus, damit ist alles aus . . . Sein Leiden und Sterben wird unsere Erlösung sein zum ewigen Leben“ (S. 134). Die religiösen Anschauungen des Paracelsus sind teils in seinen zahllosen medizinischen Werken verstreut, teils aber in spezifisch theologischen Schriften wiedergegeben (S. 167 ff.). Abendmahlsschriften werden eine ganze Menge (allerdings zum Teil zweifelhaft echte) gezählt (Anmerkung 222). Seine Auffassung vom *Abendmahl* ist eine eigentümliche: „Es ist ihm eine heilige Feier, in welcher schon durch den einmaligen Genuss von Brot und Wein und damit des Leibes und Blutes Christi die Substanz mitgeteilt wird, der „limbus æternus“, aus welchem einst der Auferstehungsleib hervorgehen kann. Dabei ist der *Glaube* unser Segen, nicht die Worte des Priesters, welcher Brot und Wein verwandelt zu einem Keim des neuen Lebens in uns. Die rechte Feier des Abendmahls geschieht „im gläubigen Herzen und nicht mit der vielfältigen Zahl des Essens und Trinkens“. Er kämpft sowohl gegen die Römischen, welche „das Nachtmahl und die Mess ein Ding sein lassen“ und eine „Elevation“, ein „Götzenwerk“ daraus gemacht haben, als gegen die Zwinglianer, „die Murmler, welche ein Gedächtnis Christi mit bloss Brot und Wein aufrichten“. Paracelsus wurde in Salzburg katholisch begraben, ohne dass von einem vorherigen Widerruf seiner gewiss „suspekten“ Anschauungen etwas bekannt wäre (S. 149 ff.). G. M.

Bischof Dr. Ed. Herzog: **Stiftspropst Josef Burkard Leu und das Dogma von 1854.** Ein Beitrag zur Vorgeschichte des vatikanischen Konzils.

Biographien müssen, sagt Emil Frommel in seinem Vorwort zum Lebensbild Robertsons, um recht verstanden zu werden, miterlebt werden. An der fremden Individualität misst sich und erstarkt die eigene; sie wird vertieft, geläutert und getröstet

in dem Masse, als wir im fremden Leben in die Tiefen des Menschenherzens, in Geisteskämpfe und durchweinte Nächte blicken, denen schliesslich doch ein lichtes Morgenrot nach dem Ringen angebrochen ist, eine Erhörung auf das Wort: „Ich lasse dich nicht, du segnest mich denn.“ An diese Worte wurden wir bei der Lektüre des schönen Buches Bischof Herzogs lebhaft erinnert. In Kämpfe führt uns das Buch hinein, in Kämpfe, deren Echo Leus Schrift, „Warnung vor Neuerungen und Übertreibungen in der katholischen Kirche Deutschlands“, bildet. Die Schrift hat dem geraden Manne den ganzen Hass der Jesuiten und Jesuitenfreunde eingetragen. Und als es sich zweimal darum handelte, ob der Stiftspropst Josef Burkard Leu Bischof von Basel werden solle, ward er jedesmal als nicht genehm übergangen. Was hätte Leu zu 1870 gesagt? „Ich bin davon überzeugt,“ schreibt der Verfasser, „dass ich weder hinsichtlich des religiösen und kirchlichen Standpunktes, den ich einnehme, noch hinsichtlich der besondern kirchlichen Reformen, zu denen ich mitgeholfen habe, mit dem in Widerspruch gekommen bin, was mein Onkel geglaubt und gewünscht, aber kaum von ferne gehofft hat.“ Die Kämpfe der Zeit bilden den starken Hintergrund dieses Lebens. Und darin liegt die Hauptbedeutung des Buches Bischof Herzogs. Es ist ein überaus wertvoller Beitrag zur Geschichte des Dogmas von der unbefleckten Empfängnis Mariens und damit auch ein Beitrag zur Vorgeschichte des vatikanischen Konzils. Korrespondenzen aus Leus Nachlass, Briefe von Hirscher, Theiner, Wessenberg, Döllinger u. a. lieferten dem Verfasser ein wertvolles Material. Und dies Material ist mit kundiger Hand gesichtet und mit Liebe verarbeitet worden. Ja, uns schien, als wäre die Feder, die dies Buch schrieb, in Herzblut getaucht gewesen. Denn der hochgemute Mann, der es schrieb, hat die Kämpfe zum guten Teile miterlebt und mitgekämpft. Und was der Onkel erhofft, aber nicht geschaut hat, das ward dem Neffen beschieden: er sieht das Werk, das er miterkämpft, dem Senfkörnlein gleich, verheissungsvoll hineinwachsen in die Zukunft, auch ihm eine Erfüllung des Wortes: Ich lasse dich nicht, du segnest mich denn ... Wir konnten nur weniges mit wenigen Strichen andeuten. Es sei das Buch aufs wärmste empfohlen. Bilder bilden. Das gilt auch von Lebensbildern bedeutsamer Männer. Tolle, lege! SCH.

A. Houtin: **Un dernier gallican, Henri Bernier, chanoine d'Angers**. 1795-† 1859. Paris, Nourry, in-8°, 482 p. 6 frs.

La *Revue* a rendu compte de la première édition de cet ouvrage (janvier 1902, p. 174-178). La seconde est allégée d'un grand nombre de détails concernant l'histoire provinciale de l'Anjou. Par contre, elle est augmentée de cinq chapitres complètement inédits. Ces chapitres ont trait à une curieuse affaire de fidéicommis, — à l'ère nouvelle inaugurée, dans le diocèse d'Angers, par l'épiscopat de Mgr. Angebault, l'un de ces nombreux prélats sans science et sans caractère qui ont rendu possible la centralisation romaine en France, — à la réforme d'une congrégation de religieuses enseignantes, les Sœurs de Saint-Charles, — à la réforme de la liturgie et à l'histoire posthume du chanoine.

L'auteur avait supprimé dans sa première publication, qui n'était qu'un essai, ces cinq chapitres, de peur de se brouiller avec l'autorité de son diocèse. Il la savait peu tolérante en matière d'histoire. Bien lui en prit; on le laissa tranquille. Mais en février 1903, l'évêque d'Angers et l'archevêque de Paris interdirent dans leurs diocèses la lecture de *La Question Biblique au XIXe siecle,* où il s'était enhardi à dire d'emblée toute la vérité. Depuis, ce livre [1]) et deux autres publications du même auteur, *Mes difficultés avec mon évêque* [2]), et *l'Américanisme* [3]), ont été mises à l'index.

La 2e édition du *Dernier Gallican* présente toutes les conditions requises pour obtenir le même honneur: son impartialité, sa documentation abondante et rigoureuse en font un livre gênant. Il mérite d'autant plus d'être consulté que bien peu d'écrivains auront et le moyen et le courage de mettre en œuvre des papiers aussi intéressants sur les controverses ultramontaines. E. T.

Martin Kähler: **Die Bibel das Buch der Menschheit.** Berlin 1904. 44 Seiten.

Wie die Kählerschen Schriften überhaupt, ist auch die vorliegende in einem eigenartig schwerfälligen, aber tiefen und

---

[1]) Voir la *Revue,* juillet 1902, p. 582-585; avril 1903, p. 400.
[2]) *Revue,* juillet 1903, p. 614-615.
[3]) *Revue,* janvier 1904, p. 124-126.

geistvollen Stile geschrieben. Veranlasst durch das hundertjährige Jubiläum der „Britischen und ausländischen Bibelgesellschaft“ (7. März 1804 gegründet), führt sie den Satz aus: „Die Bibel *wird* das Buch der Menschheit“ und begründet denselben durch den andern: „Weil sie das Buch der Menschheit *ist*.“ Sie wird das Buch der Menschheit „zuerst mit der Ausbreitung des Christentums und dann mit der sauerteigartigen Auswirkung des Evangeliums innerhalb der Kirchen... Im einzelnen ist der Hergang ein sehr verschiedener gewesen, aber überall war es das Ziel der missionierenden Kirche, jedem bekehrten Volke die Bibel in seiner Sprache zu geben, und nur selten hat die Fähigkeit dazu ganz versagt. Der Streit über die Bibeln in der Volkssprache seit Innocenz III. ist nur ein Beleg dafür, dass das hierarchische Bibelverbot an die Laien ein Abfall von der Grundrichtung war.“ Die britische Bibelgesellschaft hat bis jetzt ganze Bibeln oder biblische Abschnitte in 370 Sprachen übersetzt, wovon auf Europa 77, Asien 133, Afrika 84, Amerika 28 und Ozeanien 48 Sprachen entfallen (S. 9 f.). Dabei ist diese Verbreitung nicht ähnlich wie diejenige der Weltliteratur: „Wohin kein Strahl der Weltliteratur gedrungen war, haben unsere Missionare die Bibel gebracht. Sie ist die Fackel, welche vieler Ecken und Enden der Weltliteratur den Weg zeigt, ja hundertfach ihr erst den Weg öffnet und ebnet, indem in ihrem Dienste Sprache und Schrift geregelt und geschaffen wird“ (S. 15 f.). Die Bibel *ist* aber das Buch der Menschheit, „weil sie das jedermann verständliche Buch *von* der Menschheit ist“. Ihr verdankt die Menschheit das Bewusstsein, eine Menschheit zu sein (S. 19), was die Bibel wiederum nur vermag, „weil sie das Bild der Menschheit ist“ (S. 21), nicht nur in ihrem geschichtlichen Zusammenhange (S. 22 ff.), sondern auch in der unerbittlichen Wahrhaftigkeit der individuellen Menschheit unter dem sittlichen Gesichtspunkte (S. 28 ff.), alles dieses aber unter der Beleuchtung der Selbstoffenbarung Gottes in Christo (S. 30 ff.). So ist die Bibel zugleich das zweckmässigste „Erziehungsbuch zur Menschheit“ (S. 35). Am Schlusse sagt Kähler: „Unter dem starken Eindrucke der Versuche, das Ansehen der Bibel bei den Christen zu erschüttern, ist man unter uns geneigt, nur danach zu fragen, aus welchen menschlichen Quellen ihre Stoffe und ihre Stücke stammen, und dann schaut man in allerlei Unsicherheiten hinein. Da frommt es, den Blick von

der strittigen Ursprungsgeschichte auf die klar vorliegende Geschichte des Ganzen der Bibel zu lenken... Die neue Menschheit wird an dem Offenbarungsansehen ihres Buches der Bücher nicht irre werden, solange sie mit ihm in dankbar empfangender Wechselwirkung steht." G. M.

J. Labourt: **Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide** (224-632). Paris, Lecoffre, in-12, 1904, fr. 3. 50.

La *Bibliotheca Orientalis* d'Assemani est aujourd'hui « surannée », dit M. Labourt, qui, grâce à sa connaissance de la langue syriaque, a pu traduire des textes inédits, soumettre de nombreux documents à une critique plus stricte, et répandre sur cette histoire, encore très obscure, de l'Eglise et de la théologie en Perse, une lumière nouvelle et plus sûre.

Les théologiens liront avec intérêt le chapitre IX, qui traite du développement de la théologie nestorienne, et contient des textes inédits et des aperçus très originaux, qui tendent à renouveler les idées jusque-là reçues sur l'évolution du nestorianisme et sa fortune après le concile de Chalcédoine. Les canonistes trouveront dans le chapitre XII un excellent résumé de la grande collection canonique récemment publiée par M. Chabot sous le nom de *Synodicon Orientale*. Enfin, malgré la difficulté du sujet et les discussions techniques que l'auteur ne pouvait esquiver, il a su faire un livre « lisible », écrit dans une langue aisée et de bon aloi. Une table synchronique des Rois de Perse et des patriarches persans, ainsi qu'un index des noms propres, terminent le volume et en facilitent l'usage. Une carte sommaire, empruntée à la *Littérature syriaque* de M. Duval, permettra de situer les principaux évêchés et les provinces ecclésiastiques de l'empire perse.

L'auteur n'a pas éclairci la question nestorienne, qui reste toujours subtile et pleine de malentendus. Toutefois il a montré comment les nestoriens de Perse ont expliqué « l'unité » du Christ d'une manière qui semble ne pas blesser la véritable orthodoxie; de sorte que, au VIe siècle, plusieurs d'entre eux venus en Palestine ont pu communier *in sacris* avec les orthodoxes (p. 266). Espérons que les documents persans qui sont

encore à publier nous mettront à même de revenir sur ce point de la christologie que les conciles œcuméniques n'ont pas expliqué et que beaucoup de théologiens ont plutôt obscurci.

Les lecteurs remarqueront que l'Eglise persane a reconnu de grands pouvoirs à sa hiérarchie (p. 333); qu'elle a toujours répudié toute intervention du dehors (p. 328); que, si elle a d'abord accepté le droit canon grec, elle n'a pas hésité à le modifier selon ses intérêts spirituels (p. 325); qu'elle a pratiqué le système électoral dans le recrutement de ses ministres (p. 328-331); que, tout en enseignant l'unité de l'épiscopat, cependant, au IVe siècle, une même ville pouvait encore posséder plusieurs évêques (p. 20). On remarquera que, malgré les développements donnés aux écoles théologiques de Séleucie et de Nisibe, et malgré le scolasticisme qui y a fleuri, notamment dans les questions christologiques, on n'y a connu ni la théorie occidentale des sacrements, ni le nombre sept. Les synodes ne contiennent guère, pour l'administration du baptême et de l'eucharistie, que des règles liturgiques. La pénitence canonique n'était imposée que pour des manquements publics aux lois ecclésiastiques. La pénitence privée, qui était la sacramentelle (p. 341), « ne nécessitait pas rigoureusement l'intermédiaire du prêtre », bien que la confession faite au prêtre, la pénitence et les conseils qu'on en recevait, fussent, selon M. Labourt, le moyen le plus ordinaire, le plus facile et le plus efficace d'obtenir la rémission des péchés (p. 342). Le mariage chrétien avait une réglementation précise, mais M. Labourt ne prouve pas qu'il ait été un sacrement dans le sens moderne du mot, non plus que la cérémonie de l'ordre, etc.

Le lecteur attentif relèvera maints détails intéressants, qui lui montreront les libertés doctrinales dont l'Eglise ancienne a joui, en Perse comme ailleurs, malgré l'esprit de méticulosité, d'excommunication et d'anathème qui n'a que trop régné. Il constatera le mal considérable que Justinien, avec sa funeste politique et sa théologie plus funeste encore, a causé à cette Eglise.

L'auteur termine ainsi sa conclusion (p. 351): « Dans le massif montagneux du Kurdistan, entre le lac de Van et le Grand Zab, végètent 70,000 Nestoriens qui gardent jalousement comme un patrimoine national les traditions, les coutumes et, malgré de graves altérations, la langue de leurs ancêtres.

L'Europe apprendra quelque jour qu'ils se sont ralliés à leurs compatriotes catholiques, à moins que ce ne soit aux orthodoxes russes ou aux anglicans de la mission américaine d'Ourmiah *pour des motifs dont les plus convaincants, peut-être, seront étrangers à la théologie.* Déplorables héritiers d'une Eglise qui, pendant onze siècles, a été, pour les populations de l'Asie antérieure et de l'Extrême-Orient, la dispensatrice de la civilisation et de la culture chrétienne! » E. M.

Dom H. Leclercq: **Les martyrs.** T. Ier, les temps néroniens et le IIe siècle; T. II, le IIIe siècle, Dioclétien. Paris, Oudin, 1903, 7 fr.

Cet ouvrage s'ouvre par une longue préface de 117 pages, où sont étudiées de nombreuses questions relatives à la persécution: les Actes des martyrs et leurs sources, la législation des empereurs persécuteurs relativement aux chrétiens, l'apostasie, la procédure, etc. Puis, l'auteur cite séparément les actes authentiques et les pièces interpolées. Cette méthode est excellente: car il importe de purger l'hagiographie en général et les martyrologes en particulier de toutes les légendes dont ni l'histoire, ni le christianisme n'ont besoin. Nous voulons la vérité pure et simple.

Malheureusement, l'auteur n'est pas, dans toutes ses pages, fidèle à sa méthode. L'érudition ne lui fait certainement pas défaut. On a donc lieu d'être étonné qu'il ne fasse pas toujours une exacte démarcation entre les pièceses historiques et les pièces apocryphes. Ce défaut est frappant dans le T. II, et les Bollandistes (*Analecta,* juin 1904, p. 327) n'ont pas craint d'insister ainsi sur ce point: « Dans le corps du volume, où l'on s'attend à ne rencontrer que l'or pur, il y a bien de l'alliage, et on s'épuise en conjectures sur les motifs qui ont pu faire revenir l'auteur sur la louable sévérité de ses premiers choix. C'est ainsi que les Actes de S. Nicéphore, des XL martyrs de Sébaste, de S. Savin, de S. Saturnin, de la Légion thébéenne sont mis en belle place, et pour les deux derniers seulement, l'auteur nous dit à la dernière page qu'il a fait une exception. On ne saisit pas bien sa pensée au sujet des Actes de S. Marinus sous-centurion qui sont empruntés à Eusèbe . . . », *etc.*

Cet ouvrage n'est donc point un dernier mot. Nous le regrettons d'autant plus que nous attendions de l'auteur une étude inattaquable. E. M.

Dom H. Leclercq: **L'Afrique chrétienne.** 2 vol. in-12. Paris, Lecoffre, 1904, 7 fr.

Cette histoire de l'Eglise africaine est un des modèles du genre, et il faut désirer qu'elle ait bientôt des imitations en ce qui concerne l'Eglise espagnole, l'Eglise italienne, l'Eglise française, l'Eglise allemande, etc. Car il est très important d'établir le rôle special de chaque Eglise particulière dans la vie de l'Eglise universelle. Jusqu'à présent on n'a pas assez précisé la note de chaque corde dans le concert général. Lorsqu'on connaîtra mieux et exactement ce qu'a été et ce qu'est l'Eglise de chaque pays ou de chaque nation, on pourra se rendre compte de l'insuffisance de chaque Eglise particulière, de ses lacunes comme de ses qualités. Cette vue pourra substituer un sentiment d'humilité toute chrétienne à cet orgueil très antichrétien qui est encore malheureusement le trait de chacune. Et si toutes les Eglises particulières redeviennent humbles en se sentant petites jusque dans leur grandeur, elles sentiront également le besoin qu'elles ont les unes des autres, leur vraie solidarité, leur vraie catholicité et leur vraie orthodoxie. « Qui ne voit que l'histoire ainsi entendue est le centre même de la science, et qu'elle trouve sa raison d'être véritable qui est de *définir l'originalité de chacune des synthèses vivantes qu'a engendrées le mouvement de la vie générale* » (T. I, p. XIX). On comprend la grande importance de ce point de vue et de ce genre d'étude pour le rétablissement de l'union des Eglises et de la vraie notion de la catholicité.

Ces deux volumes font ressortir comme elles le méritent les trois grandes figures de Tertullien, de Cyprien et d'Augustin; ils retracent l'histoire de questions importantes, le novatianisme, le donatisme, le pélagianisme; ils font revivre plusieurs personnages trop oubliés, et remettent en lumière une quantité de détails qui n'ont pas été assez considérés et sur lesquels il faut revenir. Nous ne savons pas assez que nous ignorons trop l'ancienne Eglise, aussi bien sa vie que ses doctrines. De fait, nous nous trompons étrangement en croyant que nous

en sommes, de nos jours, la parfaite continuation: la vérité est que les ressemblances sont minimes et les divergences énormes. Lorsque nous nous permettons de faire observer à tels de nos contemporains qui prétendent représenter parfaitement l'ancienne Eglise, qu'ils sont loin de compte, ils nous accusent de *protestantiser*. Nous ne pouvons que sourire, en les renvoyant à une meilleure étude des Pères et de l'histoire. Qu'ils écoutent Dom Leclercq sur ce point; peut-être ne récuseront-ils pas son témoignage, à la fois exact et précieux:

« Nos habitudes d'éducation ont partiellement faussé le jugement que nous portons sur l'antiquité classique et l'antiquité chrétienne. Tout l'appareil extérieur de l'histoire, noms, dates, événements, nous sont devenus si familiers que nous nous croyons en mesure, par conséquent en droit, d'en parler avec une connaissance suffisante. Dès lors, cédant à une tendance naturelle, nous jugeons cette histoire *d'après la nôtre,* nous expliquons nos révolutions d'après celles de ce passé lointain. *Il y a là une illusion contre laquelle il n'est pas possible de ne pas s'inscrire en faux.* Ce que nous tenons des anciens nous fait croire qu'ils nous ressemblaient, *et nous ne remarquons pas combien ils différaient de nous.* Il suffit d'exposer la suite de l'histoire d'une province dans le monde antique pour reconnaître *les oppositions profondes* entre les sociétés d'alors et celle à laquelle nous appartenons. Les sociétés, comme les individus, sont ainsi faites qu'elles aiment à se découvrir des généologies très reculées et très illustres, *au risque de n'être pas toujours parfaitement authentiques.* Plus la science historique acquiert de précision, *moins ces imaginations deviennent recevables* et on peut prévoir le moment où elles *cesseront* d'exercer leur prestige sur un certain nombre d'excellents esprits qui les partagent encore » (p. XV).

Nous aussi nous formons ce vœu. Dom Leclercq ne fait pas de difficulté d'avouer qu' « entre tant d'écrivains qui se sont attachés à faire revivre les trois figures colossales de l'Afrique chrétienne, *aucun jusqu'à ce jour n'a paru pénétrer jusqu'à leurs âmes* » (p. XXXII). C'est peut-être aller un peu loin. Mais il est exact de prétendre que ces trois Pères ont besoin d'être mieux connus ; que St. Augustin en particulier a été trop exalté ; qu'il a enseigné des opinions aujourd'hui inacceptables; qu'il faut revenir à de plus saines appréciations en dehors de toute

école et en vue de la seule vérité. Dom Leclercq lui-même, qui semble exagérer la grandeur d'Augustin, devra en rabattre. Là aussi il y a à réformer, c'est-à-dire à voir plus exactement et à adapter plus justement les éléments vitaux de l'ancienne Eglise aux conditions actuelles de notre temps.

Ces deux volumes, remplis d'une saine érudition, montrent aussi comment une Eglise qui au IVe siècle a « donné au monde chrétien la direction intellectuelle » (p. XIV), est tombée, et comment la barbarie vandale a vaincu en Afrique la civilisation romaine. Cette évolution est très instructive. Ceux qui cherchent à réformer et à améliorer l'Eglise par la vérité impartiale, y puiseront de nouvelles forces; ils y apprendront à redire avec Augustin: *Patiendo superare.*

Nous reviendrons sur ces deux volumes pour en extraire une quantité d'utiles renseignements. Nous ne pouvons aujourd'hui que les signaler et les recommander vivement à l'étude de nos lecteurs. Nous remercions l'auteur pour avoir écrit en particulier cette page, où il ne craint pas de glorifier les militants modestes qui prêchent la réforme, et qui, écrasés par les puissants du jour, sont plus tard tirés de leur poussière par la critique savante et loyale:

« C'est par ce côté, dit Dom Leclercq, que l'histoire prend pour nous la gravité solennelle d'un terrible avertissement. Si elle nous offre le récit des abnégations et des dévouements, elle conserve et retient à jamais les noms de ceux qui ont entravé les réformes et empêché le salut. Ces pauvres chroniques dont nous parlions sont parfois d'accablantes dépositions qui, à quinze siècles de distance, marquent au front ceux qui se rendirent coupables de préférer leur intérêt à celui de leur patrie. C'est le retour des choses de ce monde. A quelque rang que le mérite, l'intrigue ou la faveur ait élevé les hommes, il est rare qu'ils ne s'oublient pas de temps en temps à commettre quelque abus de cette force qui leur avait été confiée. Aucun d'eux ne semble avoir songé au chroniqueur obscur ramassant dans son récit les chefs de l'accusation *que formulera la postérité.* Un type accompli de ces *vengeurs ignorés* est ce Victor, évêque de Tonnenna, que nous rencontrerons souvent. Avec l'âme d'un Saint-Simon il avait le style d'un Dangeau, et c'est dans le moule régulier d'une chronique qu'il a coulé le flot de passion que provoquaient en lui les tristesses

des luttes religieuses sous Justinien . . . Les hommes de la trempe de l'évêque de Tonnenna ne furent pas rares en Afrique, et la hauteur de leur foi religieuse et patriotique est demeurée *digne de tous nos respects et de notre émulation.* Car il ne faut pas hésiter à le dire, si les institutions disparaissent sans retour, l'exemple des vertus qu'elles ont enfantées reste éternellement digne d'imitation » (p. XXII).

On le voit, l'esprit de cette étude est non moins remarquable que son érudition, et notre réforme catholique saura s'y alimenter. E. MICHAUD.

Chanoine MAGNIER: **Dissertations et discussions exégétiques.** 2 volumes in-8°, Paris, Vic & Amat, 1904, fr. 8.

Après une introduction où l'auteur critique la nouvelle exégèse, viennent huit dissertations sur les questions aujourd'hui soulevées par l'école de MM. Loisy, Mignot, Lagrange, etc. Le vénérable chanoine, ancien professeur d'Ecriture sainte au séminaire de Soissons, n'a vraiment rien oublié, ni rien appris. Son ouvrage est précieux, en ce sens qu'il représente l'exégèse de l'école romaniste dans toute sa pureté officielle, revêtue des approbations du cardinal-vicaire de Rome, du cardinal Merry del Val, du cardinal Cassetta, de plusieurs archevêques et évêques, de jésuites en vue, etc. On y respire l'esprit de la curie romaine, de la congrégation du Saint-Office, des conciles de Trente et du Vatican. Lorsque l'auteur donne la réplique à l'archevêque Mignot, au « malheureux abbé Loisy qui a assimilé à son sang tout le poison des erreurs de Gore » (T. I, p. XXVI), au P. Lagrange, etc., il se borne à les contredire par de simples assertions, et sa preuve consiste généralement à citer quelques extraits des encycliques de Léon XIII, notamment de l'encyclique *Providentissimus Deus* (T. I, p. 230-263, 318-332). Là sont, à ses yeux, la loi et les prophètes. Ne lui parlez pas de M. Hogan, son influence est « néfaste » (T. II, p. 426). Les Pères, il les cite quand il peut y trouver quelques lambeaux favorables à son point de vue; mais il ne se doute pas de leur esprit et de leurs libertés dans les interprétations si variées qu'ils ont données aux textes des Ecritures. De temps en temps, le vénérable chanoine, pour fortifier son argumentation, recourt aux gros mots, par exemple (T. II, p. 245):

« M. Loisy essayant de substituer à l'objet de la révélation celui de la débile raison, fait œuvre d'*impiété* et d'*insanité* tout à la fois... C'est en cela qu'apparaît le *crime,* peut-être inconscient, de M. Loisy, » etc.

Les hommes de bonne foi qui croient encore que Rome peut accepter les données de la science et de la critique soit historique, soit philologique, doivent recourir à cet ouvrage, qui leur montrera, d'une manière authentique, en quoi consistent les méthodes romaines et la science romaine. Leur illusion tombera vite, surtout lorsqu'ils entendront l'auteur conclure ainsi: « Nos temples sont vides d'auditeurs et ceux-ci déserteront de plus en plus. *Seul, le journal* pourrait battre le rappel et les faire revenir aux divins offices » (T. II, p. 434). Et quel est *le journal* qui pourrait faire ce miracle? L'auteur a désigné quelques lignes plus haut la *Croix* de Lille et la *Croix* de Nevers! Décidément, le romanisme est bien malade: c'est la campagne qu'il bat et non le rappel. E. M.

M. Mauxion: **Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité.** Paris, Alcan, 1904, fr. 2. 50.

Herbart a distingué dans l'idéal moral cinq idées constitutives: les idées de liberté intérieure, de perfection, de bienveillance et d'amour, de justice et de droit, d'équité et de rémunération. M. Mauxion trouve cette analyse peu méthodique et la remplace ainsi: un élément d'ordre esthétique qui comprend les idées de liberté intérieure et de perfection, un élément d'ordre logique ou rationnel auquel se ramènent les idées de justice et de droit, d'équité et de rémunération, et enfin un élément d'ordre sympathique qui embrasse les idées de bienveillance et d'amour (p. 36-37).

Quant à l'évolution de ces éléments, l'auteur l'explique ainsi: « Dieu fut d'abord puissance mystérieuse et fatale (les Orientaux), puis sagesse et conséquemment justice (les Grecs), pour devenir enfin amour et bonté (le Christianisme). Il faut donc reconnaître que, si l'amour est en quelque sorte la fleur exquise de la moralité, la justice en constitue la tige, et la grandeur morale la racine, sans laquelle il ne saurait y avoir ni fleur ni tige. C'est là ce que n'ont pas aperçu tous ceux

qui de notre temps ont prétendu fonder la morale individuelle sur la morale sociale et la justice elle-même sur l'amour. Mais on ne renverse pas impunément l'ordre établi par la nature, et le châtiment ne se fait pas longtemps attendre. Lorsque l'élément esthétique de la moralité n'a pas été au préalable solidement constitué dans les âmes, l'amour est sans force, la pitié demeure stérile, l'égoïsme règne en maître.» Toute cette page 162-163 sur cette évolution historique et sur la logique qui l'a dirigée, est aussi éloquente que bien pensée. Il faut la lire et la méditer, et surtout en tirer les conséquences qui en découlent.

Toutefois il ne faut pas les outrer, et l'auteur me semble s'être laissé entraîner à l'outrance et à l'exclusivisme, en faisant des phases de cette évolution comme autant de tranches d'histoire séparées et exclusives les unes des autres. La réalité n'est ni aussi exclusive, ni aussi systématique. Le Christianisme, par exemple, n'est pas seulement bonté, pitié et amour; il est aussi justice, sagesse, force, grandeur; il est la grande synthèse morale et religieuse. L'auteur, en pratiquant la méthode d'exclusion, a singulièrement gâté tout ce que son explication renferme de vrai par ailleurs. La vérité n'oblige nullement à exclure Kant et son impératif catégorique, non plus que le libre arbitre, le mérite, la solidarité, etc. Tous ces éléments peuvent se concilier et agir *simultanément* avec fécondité. Le progrès et l'évolution véritable consistent précisément dans leur simultanéité et leur synthèse, et non dans le remplacement successif des éléments les uns par les autres. L'auteur semble toutefois avoir eu l'idée, à certaines pages, de leur compénétrabilité. Peut-être l'ai-je mal compris. En tout cas, ses attaques contre la solidarité, contre le libre arbitre, contre l'impératif catégorique, etc., m'ont paru très insuffisamment justifiées. Ceci soit dit sans préjudice des qualités de style et de composition, qui sont incontestables. E. M.

Richard Graf du Moulin-Eckart: **Deutschland und Rom.** Ein historischer Rückblick. München, J. F. Lehmann, 1904. XI und 215 Seiten. Preis Mk. 3.

Der durch die polternden Angriffe der bayerischen Zentrumspresse auf seine Tillyrede wohl etwas über Verdienst

bekannt gewordene Professor an der technischen Hochschule in München hat ein Buch geschrieben, das einigermassen seinen Zweck verfehlt hat, den Zweck, „dem deutschen Volke durch seine Geschichte die Augen zu öffnen über seine Stellung zum Papsttum. Ich wende mich daher“, so heisst es in der Vorrede, „nicht an den Fachgenossen, dem ich nichts Neues zu bieten vermöchte, sondern an das gesamte deutsche Volk, um ihm zu zeigen, wie von Anfang an die Beziehungen zu Rom durchaus beherrscht waren von politischen Interessen“. Der Zweck der Belehrung der breiteren Schichten des Volkes wird, fürchten wir, durch dieses Buch nicht erreicht werden, denn es beschränkt sich nicht entsprechend seinem geringen Umfange darauf, in der Fülle der Einzelereignisse die Richtlinien der geschichtlichen Entwicklung hervorzuheben und dadurch diese dem Verständnis der Leser näher zu bringen, sondern es sucht anscheinend seine Stärke darin, in den kleinsten Raum die grösstmögliche Fülle von Stoff hineinzupressen. Dabei ist ein Erklären und Unterrichten ausgeschlossen, es werden nur Tatsachen über Tatsachen angeführt, die dem geschichtlich nicht besonders Unterrichteten vielleicht grade bekannt, in ihrer grundsätzlichen Bedeutung jedenfalls aber nicht ohne weiteres verständlich sind. Damit ist die Schrift eben nur mehr für die verständlich, für die sie nach ihrer Vorrede nicht bestimmt sein soll. Zu dieser Schwierigkeit der Stoffbehandlung kommen grosse stilistische Schwierigkeiten: Schwerfälligkeiten und übertriebene lapidare Kürze der Sätze machen eine fortlaufende Lesung der Schrift fast zur Qual. — Der Inhalt des Buches gibt den Beweis, dass auch du Moulin zu den hundertfünfzig Katholiken gehört, die in München ihre Bereitwilligkeit erklärt haben, im geeigneten Augenblick ihren Übertritt zum Protestantismus zu vollziehen; seine Anschauung der Dinge ist bereits ganz protestantisch, leider sogar schon *einseitig* protestantisch, so dass er sich über den Altkatholizismus den in mehr als einem Punkte anfechtbaren Satz leistet: „Es war eine ehrenvolle Probe deutscher Wahrhaftigkeit, getragen von edelstem, sittlichem Ernst: — aber Rom lässt sich nur von einer Macht wahrhaft bekämpfen, von den politisch (!) gekräftigten Trägern der Reformation.“ E. K. Z.

Wilh. Nelle: **Geschichte des deutschen evangelischen Kirchenliedes.** Hamburg 1904. 234 Seiten.

In populärer Sprache bespricht der Verfasser mit grosser Begeisterung für seinen Gegenstand die Geschichte des evangelischen Kirchenliedes, indem er dasselbe hauptsächlich aus dem Leben und Charakter seiner Verfasser herauszuentwickeln und zu würdigen sucht (vgl. besonders die eingehende Darstellung Paul Gerhards, S. 108—137). Anzuerkennen ist es, dass Nelle dem vorreformatorischen Kirchengesange, namentlich dem lateinischen Hymnus, voll gerecht wird (S. 10 ff.), ebenso dem deutschen Kirchenliede in dieser Zeit (S. 14 ff.). Fast alle evangelischen Liederdichter und -dichterinnen werden uns in Originalbildern vorgeführt, darunter auch die Konvertitin *Luise Hensel* mit ihren vorkatholischen Liedern „Immer muss ich wieder lesen", und „Müde bin ich" (S. 230; vgl. Reinkens, Luise Hensel, S. 83). Zum Schlusse werden die neueren Bestrebungen erwähnt, durch welche „unbefangen nach den inzwischen durch die unablässige Arbeit und Erfahrung zum Gemeingut gewordenen Grundsätzen die alten Lieder hie und da gekürzt, von Anstössigkeiten befreit, im ganzen aber diese Lieder in ursprünglicher Treue zum Gemeingute gemacht" wurden. — „Und doch fehlt noch viel, dass die herrlichen Schätze, die die Gesangbücher enthalten, in allen Gemeinden in reichem, frischem Gebrauche wären. An vielen der wertvollsten Lieder, namentlich aus der Zeit der Reformation, geht man, sei es aus Unkenntnis der Texte, sei es der Melodien, scheu vorüber. Die Liturgik des Kirchenliedes ist noch nicht durchgebildet, geschweige zum Gemeingut geworden. Dazu fehlt noch viel, dass jedes Gesangbuch in seinen Hauptausgaben mit *Melodiennoten versehen und in abgesetzten Verszeilen gedruckt wäre*" (S. 232 ff.). G. M.

F. Nicolaÿ: **Histoire des croyances, superstitions, mœurs, usages et coutumes;** 3 vol. in-8°; 5e édition; Paris, Retaux (couronné par l'Académie française).

M. Nicolaÿ, avocat à la cour de Paris, a voulu justifier cette parole de Le Play: «Le décalogue, loi des lois, est un incomparable programme de documents.» Il n'a point songé à

montrer comment les dix commandements, tels qu'ils ont été formulés par Moyse, impliquent logiquement et méthodiquement toute la morale et au fond tous les devoirs qui obligent la conscience de l'homme. Supposant cette démonstration faite, il s'est appliqué à réunir autour de chaque commandement « les faits principaux, les documents les plus notables, les traits les plus saillants de l'histoire de l'humanité » (III, 451). Son ouvrage est ainsi un recueil très abondant de renseignements qui touchent à peu près à tout : on y trouve même l'explication philosophique d'une quantité d'expressions populaires, explication par les mœurs et les usages; et cette évolution de langage parallèlement à celle des mœurs et des institutions sociales, est très curieuse : c'est le langage expliqué par l'ethnologie.

Cet ouvrage n'est donc pas un traité didactique de morale, encore moins de dogmatique religieuse. Loin d'être didactique, il est même plutôt décousu, n'ayant pas d'autre ordre que celui des commandements du décalogue. Il ne faut donc pas lui demander l'explication philosophique des croyances religieuses de l'humanité : celles-ci sont trop confuses et trop contradictoires pour qu'il y ait philosophie et raison dans toutes; beaucoup ne sont que des superstitions fondées sur une grossière ignorance. L'auteur n'a voulu être qu'historien et non dogmatiste. Ainsi, après avoir constaté que, de fait, partout l'homme *a cru* à l'existence d'un Etre supreme, il en a conclu *au fait même de l'existence* de Dieu (I, 59); mais il s'est abstenu d'indiquer la légitimité de cette conclusion. On peut le regretter, mais il faut convenir que son but, exclusivement historique, ne lui en faisait pas un devoir.

Par contre, après avoir avoué très véridiquement qu'on a abusé quelquefois de l'anathème et de l'excommunication; qu'« il y avait là une dureté et une violence que l'ardeur d'une foi plus exubérante qu'éclairée explique, mais qui, somme toute, étaient très contraires à l'esprit de Celui qui a dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive » (III, 135); qu'« il ne faut pas nier les crimes, l'intolérance ni le fanatisme là où ils ont existé, car la vérité est plus respectable que des inquisiteurs farouches » (III. 153), l'auteur a cherché à innocenter *l'Eglise* et à s'appuyer, dans ce but, sur quelques paroles de St. Justin, de St. Augustin, de St.

Jérôme, de St. Ambroise, de St. Jean Chrysostome, voire même de St. Bernard et de St. Thomas d'Aquin. Cette tentative ne semble pas heureuse: d'abord parce que ces sept docteurs ne sont pas *l'Eglise;* ensuite, parce que l'auteur, en parlant de *l'Eglise,* entend certainement parler de l'Eglise *romaine,* et qu'ici la méprise est trop considérable et trop évidente pour pouvoir faire illusion. C'est un fait que les théologiens romains concèdent, en principe, que l'ignorance « invincible » ne prive pas de la vie éternelle. Mais, lorsqu'ils en viennent à la question de fait, toute leur tolérance consiste à ne pas damner « les sauvages ignorants qui peuvent faire partie de l'âme de l'Eglise ». Quant aux non sauvages, quant aux civilisés et aux baptisés qui repoussent les dogmes romains, ils sont censés repousser « la lumière » après l'avoir connue, et s'ils la repoussent, c'est « par un esprit d'orgueil et de révolte » (III, 453): donc, pour eux, pas de pitié! Telle est la dogmatique romaine, dogmatique d'autant plus erronée et antichrétienne que Rome ignore complètement si les prétendus hérétiques qu'elle damne si facilement ne sont pas de parfaite bonne foi en repoussant les dogmes romains. Prétendre qu'ils ont connu « la lumière » en les connaissant, et qu'ils l'ont rejetée en les rejetant, c'est supposer par trop gratuitement entre la lumière et les dogmes romains une équivalence qui n'existe pas. On a beau dire que « crois ou meurs, est un principe musulman, mais non chrétien », il n'est que trop avéré que cette maxime a été pratiquée par les exécuteurs de l'inquisition romaine.

Que l'auteur me permette de lui adresser un autre grief: celui de considérer trop facilement comme « systèmes antisociaux » les doctrines des Albigeois et des autres ennemis de Rome (III, 152), et d'infliger sans scrupule la note de « schismatiques » aux chrétiens qui ne font pas partie de l'Eglise romaine, par exemple à l'Eglise gréco-russe, qui a pour chef, dit-il, le tsar (III, 170). Lorsque la force armée, en France, persécutait les Albigeois sous prétexte qu'ils pactisaient avec l'élément arabe et juif et que « Montpellier relevait plus de Cordoue que de Rome », les Albigeois n'auraient-ils pas pu reprocher à leurs persécuteurs « français » de relever eux-mêmes plus de Rome que de la France? Les romanistes supposent par trop commodément que Rome a le monopole de l'orthodoxie chrétienne; que quiconque n'est pas romaniste est un héré-

tique ou un apostat, digne du bûcher; et que repousser l'autorité usurpée de la papauté c'est être schismatique [1])! Lorsque l'auteur aura étudié ces questions, encore plus historiques que dogmatiques, avec autant de soin qu'il en a apporté à documenter le décalogue, il modifiera, nous n'en doutons pas, plusieurs de ses appréciations.

Son ouvrage n'en reste pas moins, dans sa partie objective, très intéressant et très instructif. La lumière qu'il jette sur les faits du passé, peut aider très utilement les esprits sérieux à préparer l'avenir, l'union des deux flambeaux, celui de la foi et celui de la civilisation (III, 455). Signalons en particulier, dans le T. Ier, l'enquête sur les superstitions et les particularités sur le vœu et sur le blasphème; dans le T. II, les fêtes populaires depuis l'ère chrétienne, les usages populaires au jour de Noël, les sacrifices humains, les origines religieuses de l'art théâtral, etc.; dans le T. III, les impôts bizarres, redevances et corvées singulières, l'histoire des petits profits populaires ou féodaux, le mariage dans les peuples modernes, civilisés ou sauvages, les procédés en usage chez les voleurs de profession, etc. E. M.

J. B. Pelt: **Histoire de l'Ancien Testament, T. II,** 4e éd.; Paris, Lecoffre; in-18, 483 p., 1904.

Les lecteurs connaissent déjà le T. Ier de cet ouvrage (*Revue,* juillet 1904, p. 526-527). Le T. II n'est pas moins important: il traite de la royauté en Israël, du schisme entre les royaumes de Juda et d'Israël, puis des prophètes, des machabées, et enfin du texte, des versions et du canon de l'A. T. Toutes ces questions sont extrêmement graves, étant données les opinions contradictoires qui règnent dans la critique actuelle. L'auteur expose ces contradictions, notamment en ce qui concerne Isaïe, Daniel, etc. Il incline au maintien des anciennes explications et fait valoir de son mieux ses arguments. En tout cas, les incontestables éclaircissements que la critique aura introduits dans l'histoire de l'A. T., sont loin de lui enlever son caractère religieux et providentiel, et c'est là l'es-

[1]) Voir ce que l'auteur dit des « schismatiques grecs », des Luthériens, des Calvinistes, des Anglicans, T. I, p. 191-200.

sentiel. Le fond de toute cette interprétation dépend, on le constate de plus en plus, de la notion philosophique que l'on a de Dieu, de la Création et de la Providence. Tout est là. Si l'on rejette la notion d'une Providence active, on rejettera nécessairement le caractère providentiel de l'histoire juive et des livres de l'A. T. Si non, les difficultés purement historiques et exégétiques seront singulièrement amoindries. Tel est, je crois, le vrai point de vue et telle la cause principale (quoique latente) des débats actuels.

Que l'auteur me permette quelques réflexions, d'abord sur ses notions de canonicité et d'inspiration. Il dit (p. 446) que « c'est à l'Eglise seule qu'il appartient » d'indiquer quels sont les livres canoniques. C'est très vrai. Mais, à la même page, il semble réduire l'Eglise à ce qu'il appelle « l'autorité compétente », et dans sa pensée l'autorité compétente est très vraisemblement la papauté; or celle-ci n'est pas l'Eglise : premier quiproquo. Ensuite, il prétend que l'Eglise « n'a pas le droit de donner le titre et la valeur de canonique à un livre qui ne serait pas inspiré »; en sorte que, dans sa pensée, la canonicité repose sur l'inspiration. Or ceci est erroné. Un livre est *canonique* quand il fait *règle*; il fait règle quand l'Eglise est unanime à reconnaître que son contenu est conforme à ce que l'Eglise a cru dès sa fondation. Donc il fait règle parce qu'il est exact où qu'il exprime exactement la foi primitive, constante et universelle. On voit dès lors comment l'idée de canonicité, sans combattre aucunement l'idée d'inspiration, en est cependant distincte. Il est plus difficile de prouver l'inspiration d'un livre que son exactitude. Aussi est-il très important de ne pas compliquer la question de la canonicité, qui est historique et simple, en y introduisant les obscurités de la question de l'inspiration. M. Pelt prétend qu'un livre est règle de foi « parce qu'il a Dieu pour auteur ». S'il en était ainsi, comment pourrait-il prouver, en dehors de la canonicité, qu'un livre a Dieu pour auteur? C'est se lancer dans un labyrinthe. La vérité est qu'un livre fait règle pour les croyants, quand l'Eglise, ou la société des croyants, constate le fait que ce livre enseigne la doctrine qui a toujours été crue par l'Eglise, donc la doctrine qui a été enseignée par le Christ à ses apôtres et à ses disciples, donc la doctrine qui nous vient effectivement de Dieu.

M. Pelt en appelle au «magistère de l'Eglise» qui a promulgué le canon de l'A. T. aux conciles de Trente et du Vatican. Il est étrange qu'on invoque une autorité des XVIe et XIXe siècles pour constater une question de fait antérieure au Ier siècle de l'ère chrétienne. Ensuite, M. Pelt suppose que ce qui a eté rédigé dans les deux réunions conciliaires susdites est l'œuvre de l'Eglise. Il confond manifestement *l'Eglise* avec *une partie de la hiérarchie romaine*, et quelle partie! Ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire entre gens qui la respectent et qui se respectent. Ensuite, n'est-il pas singulier de voir l'auteur expliquer la nature de la prophétie chez les juifs par quelques textes de Thomas d'Aquin (pp. 145, 150), comme s'il fallait en appeler à un théologien du XIIIe siècle pour définir et expliquer une question qui remplit l'A. T.! Qu'il me soit permis d'ajouter que l'explication donnée par l'auteur au passage d'Isaïe (VII, 14) sur Emmanuel et sa mère est dénuée de tout fondement sérieux. De telles argumentations ne peuvent que compromettre gravement la thèse des «prophéties messianiques», que l'auteur veut cependant, à bon droit, défendre.

On voit, par ces quelques critiques, combien cet ouvrage a besoin d'être complété et même rectifié par d'autres études plus approfondies. E. M.

A. Reukauf & E. Heyn: **Lesebuch zur Kirchengeschichte für höhere Lehranstalten und zum Selbststudium.** 1. Band, bis zur Reformation. Leipzig 1904. 176 Seiten. Mk. 1. 20[1]).

Der vorliegende Band besteht aus Quellenzusammenstellungen nach den drei Hauptabschnitten: die Märtyrerkirche, die Reichskirche, die Papstkirche. Ersterer hat die Unterabteilungen: die Christen als Feinde des römischen Staates, der Kampf in Wort und Schrift, die Christen vor Gericht und im Theater, unter dem Schutze der alten Götter, als Sieger im römischen Reiche. Den Plan der Arbeit bezeichnen die Worte:

---

[1]) Gleichzeitig erschien: *Dr. Heinr. Rinn und Lic. Joh. Jüngst, Kirchengeschichtliches Lesebuch für den Unterrricht an höheren Lehranstalten und zum Selbststudium.* Tübingen und Leipzig 1904. 635 Seiten. Mk. 3. 50.

Hierüber sagt der ausgezeichnete Kenner kirchengeschichlicher Quellen, C. Mirbt, in Nr. 22 der «Christlichen Welt» dieses Jahres: «Das Ziel, das sich die Herausgeber steckten, haben schon manche vor ihnen ins Auge gefasst, aber wir besitzen kein zweites Werk, das die gesamte Kirchengeschichte in ähnlicher Weise umspannt.»

„Es dürfte heute anzuerkennen sein, dass die Kirchengeschichte, zumal in der höheren Schule, den inneren Zusammenhang der Ereignisse fest zusammenzuschliessen hat; sodann, dass sie diesen geschichtlichen Gang um wenige grosse Persönlichkeiten zu vereinigen hat, die von den verschiedensten Seiten des Lebens, der Lehre und der Verfassung aus geschöpft werden können; ferner, dass eine Vertiefung in das Leben der kirchengeschichtlichen Grossen am sichersten durch Darbietung aus den Quellen, am liebsten in bewegter Rede und Gegenrede, wie in Gerichtsverhandlungen, Briefen, Disputationen, erreicht wird; und endlich, dass, wo Berührungspunkte mit der Allgemeingeschichte oder Literaturgeschichte vorkommen, ... die entsprechenden Stücke *nicht*, wie man wohl hin und wieder hört, an den Geschichts- oder deutschen Unterricht abzuschieben, sondern dass gerade solche Stücke um der Konzentration des ganzen Unterrichts willen geflissentlich heranzuziehen sind, damit die von den Schülern sonst verehrten Grossen auch in ihrer Bedeutung für die Kirche gewürdigt werden können... Die Quellen sind, wo nicht anders angegeben, selbständig übersetzt oder in modernes Deutsch gebracht, doch so, dass die zeitliche Färbung dadurch nicht gestört werden sollte. Aber auch die Übersetzung anderer musste oft genug den Forderungen der Schule entsprechend geändert werden. Überhaupt sind alle Quellen und Quellenübersetzungen nicht ohne weiteres übernommen, sondern schulgemäss überarbeitet worden, daher nicht nur stark zusammengezogen, sondern auch oft innerlich in schärferer Gliederung eingeordnet worden; trotz dieser Streichungen und Umsetzungen sollen sie dennoch den wirklichen und wesentlichen Inhalt der Urkunden wiedergeben". Demnach dürfte das Buch, so nützlich es für einen lebendigen Unterricht in der Kirchengeschichte sein mag, doch für wissenschaftliche Zwecke nur im Vergleich mit den Originalquellen zu benutzen sein. G. M.

A. Réville: **Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ.** 3e édition, Paris, Alcan, 1904, fr. 2. 50.

Il ne faut pas confondre ce petit volume avec les deux in-8° que l'auteur a publiés en 1897 sur *Jésus de Nazareth,* bien que l'auteur ait partout le même point de vue.

Ce point de vue est, avant tout, le désir absolu d'être objectif et sincère, et ici nous ne pouvons que rendre hommage à l'éminent professeur, dont la loyauté est au-dessus de tout soupçon. C'est, ensuite, le désir d'introduire dans des conclusions en bloc les nuances d'évolution progressive que la critique actuelle établit; ici encore l'auteur a raison en droit et il faut lui rendre justice. La théorie du « bloc », c'est-à-dire de l'absolu non analysé, qu'il faut adopter ou rejeter sans phrases, sans explications, est fausse comme celle du « tout ou rien » : cette théorie « absorbe les diversités réelles dans l'unité factice, ne tient aucun compte des nuances, confond les époques; de situations pleines de mouvement, de chaleur, d'oppositions tranchées, elle fait des terrains tirés au cordeau, où tout est aligné, immobile, lapidaire » (p. V). Cette théorie, nous la repoussons aussi énergiquement que l'auteur, et nous nous réclamons non moins que lui de la critique scientifique.

Mais nous en différons sur deux points. Le premier est sa définition du *dogme*. Nous lui reprochons de le confondre avec les *formules dites dogmatiques,* qui ne sont que des explications plus ou moins réussies du vrai dogme. Le vrai dogme, pour les disciples du Christ, est ce que le Christ a enseigné, tout cela et cela seulement; autant ils s'attachent fermement à ses enseignements divins, autant ils restent libres vis-à-vis des explications humaines qui en ont été données dans le cours des siècles, suivant les lumières ou les ignorances de ceux qui les ont émises. Or, sous prétexte que les formules dogmatiques en question, notamment celle-ci : « Jésus-Christ est Dieu », ont été rédigées diversement et que l'auteur les trouve erronées, il repousse le dogme, comme si le dogme était le dogmatisme même. Sur ce premier point, nous le croyons victime d'une grave erreur.

Le second point que nous croyons devoir lui reprocher, est, au risque de l'étonner, son dogmatisme même. Je dis « au risque de l'étonner », car il se croit certainement très éloigné de tout dogmatisme, aussi bien du « dogmatisme protestant » que du « dogmatisme irréligieux » qui, dit-il, n'est pas toujours moins passionné ni moins étroit que les autres (p. VI). Je m'explique. Jusqu'ici, ce qui a dominé parmi les théologiens, c'est — je parle en général — l'esprit le contradiction. Contre les théologiens qui rédigeaient une formule donnée par eux comme

absolue, par exemple: « Jésus est Dieu », d'autres se sont élevés qui ont rédigé la formule contradictoire: « Jésus n'est pas Dieu », et qui l'ont imposée avec un absolutisme aussi intransigeant que le premier. M. Troncy est des premiers, M. A. Réville des seconds (p. 13—18). M. Réville reproche à M. Troncy des « subtilités de sacristie »; peut-être M. Troncy pourrait-il aussi renvoyer ce grief à M. A. Réville. Nous sommes de ceux qui au système de l'*anti* ou du *sed contra* cherchent à substituer, quand il y a lieu (et c'est presque toujours le cas), la théologie dite de conciliation, et qui, dans la question présente, disent: « Jésus-Christ, qui sous un rapport est vrai homme, est aussi, sous un autre rapport, vrai Dieu. » Je n'ai pas à discuter ici les subtilités de l'arianisme, ni les subtilités des gnostiques, des docètes et autres; mais je crois qu'on peut voir, dans toutes les manières dont on s'est exprimé sur le Christ et dont le Christ s'est exprimé lui-même, un accord, une harmonie, une lumière, qui a tous les caractères de la vérité; en sorte que la critique, vraiment indépendante et impartiale, celle qui tient compte de tous les éléments positifs de l'histoire, est autorisée à renvoyer dos à dos les deux autagonistes cassants et intransigeants qui ne voient chacun que la moitié de la vérité, et non la vérité entière. M. A. Réville a vu le côté humain de Jésus-Christ, et il l'a décrit d'une manière souvent touchante et élevée (p. 2—3); mais, s'il a vu le *verus homo,* il n'a pas vu le *verus Deus,* et il a pris dans un sens de répugnance réciproque des assertions qu'il faut rapprocher, comme on rapproche, dans tout problème, les éléments dont jaillit la lumière complète.

On voit dans quelle mesure ce volume peut intéresser les critiques qui sont au courant des discussions de ces dernières années. Que de nuances ont été signalées depuis 1869, date de la première édition! E. M.

Ans. SCHOTT, O. S. B.: **Das Messbuch der hl. Kirche (missale Romanum), lateinisch und deutsch mit liturgischen Erklärungen.** Für die Laien bearbeitet. 8. Auflage. Freiburg 1904. Gebunden Mk. 3. 50.

Nach 32 Seiten Einleitung enthält das Buch auf 780 Seiten kl. 12° (!) eine Übersetzung fast des ganzen römischen Mess-

buchs mit daneben stehendem lateinischem Texte, dann folgt noch ein Anhang mit Messgebeten u. a. von 228 Seiten! Wir erwähnen das Buch wegen der von der Verlagshandlung in einem Prospekt daran geknüpften Reklame. Darin wird gesagt: „Unter den beklagenswerten Schäden, welche seit einem Jahrhundert der Geist seichter Aufklärung im Gefolge hatte, ist einer der bedeutendsten *die Entfremdung des katholischen Volkes von der Liturgie!* Durch Mittel der verschiedensten Art von der lebendigen Gemeinschaft mit der Kirche im öffentlichen feierlichen Gottesdienste, von dort, wo der eigentliche Pulsschlag ihres heiligen, gottinnigen Lebens wahrgenommen wird, losgerissen, gleicht das christliche Volk an vielen Orten einem Kinde, das, seit langem dem vertrauteren Umgang mit seiner Mutter entzogen, die Sprache derselben nicht mehr zu kennen scheint. In der Tat, jene warme, vom Geiste Gottes durchwehte Liebessprache (!), wie unsere gemeinsame Mutter, die heilige Kirche, sie in ihren Gebeten beim öffentlichen Gottesdienste redet, ist dem weitaus grössten Teile des Volkes *zu seinem eigenen unberechenbaren Nachteile zu einer fremden geworden* (!) ... Was kann daher notwendiger sein, als dass die berufenen kirchlichen Organe alles versuchen, um die Gläubigen so in das Verständnis der liturgischen Texte und in den Sinn der gottesdienstlichen Vorgänge und Gebräuche einzuführen, dass sie im stande sind, wirksam an dem kirchlichen Gottesdienste teilzunehmen und das in ihm verborgene göttliche Manna zu kosten und die nach Gott hungernde Seele damit zu nähren.“ Dazu wird ein Schreiben des Staatssekretärs des jetzigen Papstes, Merry del Val, vom 26. März 1904 an die Verlagshandlung abgedruckt, worin es heisst: „Se. Heiligkeit beglückwünscht Sie zu Ihrem trefflichen Unternehmen, wünscht Ihnen den besten Erfolg und verleiht Ihnen, um Sie zu fernerer Wirksamkeit im Dienste des Glaubens anzueifern, in liebevollster Weise den apostolischen Segen.“ Die Selbstkritik über die Unfruchtbarkeit des lateinischen Gottesdienstes ist sehr interessant. Den circulus vitiosus, dass man nun trotzdem an der unverstandenen „Liebessprache“ der Mutter Kirche festhält, wagt man nicht zu durchbrechen, sondern bietet lieber der „nach Gott hungernden Seele“ das Monstrum eines über 1000 Seiten umfassenden, Deutsch und Latein untermischenden Buches, das ihr schliesslich mit all seinen Formeln doch nur

das Gerippe einer mechanischen und trotz Verdeutschung unverstandenen Religiosität gibt. G. M.

Cölestin VIVELL, O. S. B.: **Der gregorianische Gesang.** Eine Studie über die Echtheit seiner Tradition. Graz 1904. 205 Seiten. Mk. 3. 60.

Die Schrift ist zum „dreizehnhundertjährigen Jubiläum des hl. Gregor des Grossen" († 12. März 604) verfasst und tritt selbstverständlich für die gänzlich unveränderte Beibehaltung des gregorianischen Gesanges nach allen Richtungen als des allein kirchlichen und klassischen ein, wobei sie sich auf Äusserungen und Erlasse von Leo XIII. und Pius X. (motu proprio vom 22. November 1903 und das Dekret der Ritenkongregation vom 8. Januar 1904) berufen kann. Das dritte Kapitel enthält die „Ästhetik des gregorianischen Gesanges", u. a. Formschönheit, Ideengehalt und liturgischen Gehalt desselben (S. 151 ff.). Interessant ist die Bemerkung, welche an den Schluss eines Breves Leos XIII. vom 17. Mai 1901 an die Mönche von Solesmes geknüpft wird: „In diesem Abschnitte nimmt das private Schreiben den Charakter der *Allgemeingültigkeit* an, indem es aus dem Kreise der Adressaten heraustritt und sich an die allgemeine Kirche wendet mit der Ermahnung, die Laien, besonders aber die Welt- und Ordensgeistlichen möchten die traditionelle Choralform studieren und im Gotteshause gebrauchen. Für diese Bestrebungen leistet Leo XIII. volle Sicherheit gegen jedwede Belästigung und verspricht sich von denselben grossen Erfolg, wenn es mit jener Liebe und kirchlichen Pietät geschehe, wodurch sich die Mönche von Solesmes stets ausgezeichnet hätten. Das Breve ist weder sub annulo piscatoris ausgefertigt, noch auch trägt es die Unterschrift der apostolischen Sekretarie. *Aber deswegen entbehrt es nicht auch der kirchenrechtlichen Bedeutung:* denn es ist eine positive Willensäusserung des Papstes und das genügt. Der Papst ist kein konstitutioneller Monarch, welcher für die Gültigkeit seiner Erlasse die Gegenzeichnung seines verantwortlichen Ministers benötigt, sondern *er ist ein absoluter Monarch,* der für sich allein vollgültige Entscheidung treffen kann. „Jura omnia in scrinio pectoris sui censetur habere." Wenn

er im stande wäre, alle Obliegenheiten seiner Behörden allein zu bemeistern, so könnte er der Kongregationen ganz entraten. Er ist nicht an ihre Beschlüsse gebunden, ja er kann ihnen Weisungen geben, einen anderen Weg einzuschlagen, ohne dass er sie dadurch zu „Unterbehörden" degradierte" (S. 176). Also Unfehlbarkeit und Allgewalt auch in der Kirchenmusik selbst in einem „Privatschreiben" des Papstes![1] G. M.

Petites Notices.

* E. Amélineau: *Les idées sur Dieu dans l'ancienne Egypte.* Paris, Faivre, br., 1893. — Cette Conférence résume substantiellement les principales évolutions de l'idée de Dieu, soit dans les classes inférieures, soit dans les classes supérieures: fétiches, ennéades, triades, monothéisme. On peut voir ainsi ce qui a été admis par les chrétiens et ce qu'ils ont rejeté. Le monachisme égyptien a conservé plus d'une tradition invétérée du pays.

* Dr Jacques Archatzikaki: *Etude sur les principales fêtes chrétiennes dans l'ancienne Eglise d'Orient;* Genève, Weber, 1904, in-8°, 159 p. — Cette savante étude a été présentée à la Faculté de théologie catholique de Berne en 1904 pour l'obtention du doctorat. L'auteur, après avoir expliqué la signification du sabbat dans la synagogue et celle du dimanche dans l'Eglise chrétienne, a précisé surtout celle de la Pâque, de la Pentecôte, de l'Ascension, de l'Epiphanie et de Noël. Plusieurs points difficiles, relatifs à l'Epiphanie et à l'origine de la fête de Noël en Orient, ont été élucidés. Nous espérons que l'auteur continuera, dans son Eglise de Jérusalem, où tant de lumières théologiques ont brillé, à nous donner des travaux de valeur sur les questions religieuses et ecclésiastiques de l'Orient. Rappelons les intéressantes Conférences qu'il à faites à Genève, à

---

[1]) In demselben Verlage erschien gleichzeitig: *Dr. P. Wagner: Kyriale, die gewöhnlichen Messgesänge, nach unseren ältesten Handschriften und in moderne Notation umgeschrieben.* 63 Seiten, 60 Pf. — Der Verfasser, Professor für Musikwissenschaft und Kirchenmusik zu Freiburg in der Schweiz und zugleich «Direktor der vom hl. Stuhl approbierten Gregorianischen Akademie», wird in dem obigen Werke öfters erwähnt und wurde von Leo XIII. besonders belobt.

la «Minerva», sur le christianisme et le matérialisme (Genève, Robert, 1903).

* Dr. theol. Joh. Baier: *Der Pädagog Bischof Joh. Mich. Sailer in seiner Beziehung zur modernen Pädagogik.* Würzburg 1904. — Das kleine Schriftchen ist ein auf der 4. Hauptversammlung des bayerischen katholischen Lehrervereins in Regensburg gehaltener Vortrag, der mit grosser Wärme dem bekanntlich von römischer Seite schon zu Lebzeiten misstrauisch angesehenen Bischof auf dem behandelten Gebiete gerecht zu werden versucht. Sailer wird gegen den Vorwurf des Rationalisierens verteidigt, auch in der Erziehung war ihm Ziel und Endpunkt Christus, er ist «nicht bloss als Bischof, als Mensch durch seine wahrhaft gesunde Frömmigkeit, durch die Innigkeit seines Lebens, sondern mehr noch durch seine ruhmreiche Tätigkeit für die Schule unsterblich» (S. 3). Und wenn seine Pädagogik den katholischen Pädagogen auch nicht alles bietet, so bietet sie doch viel: «Er lebt und es wäre zu wünschen, dass der Geist der Liebe und Versöhnlichkeit, der nur aus einer klaren Lebensauffassung heraus sich bilden kann, all unser Erbe würde. Seine Saat wird immer wieder aufspriessen, sein Gebäude wird trotz mancher Stürme doch stehen bleiben, denn es ist auf einem festen Fundament, auf Christus, gegründet» (S. 12). G. M.

* Hans Bélart: *Nietzsches Metaphysik.* Berlin 1904, 120 S. Mk. 2. — Eine völlig in Nietzscheschem Sinne verfasste Darstellung seiner Anschauungen in seiner «grossartigen Periode von der Umwertung aller Werte» als «Metaphysik», der Lehre vom Bewusstsein, des Anorganischen, des Organischen, des Weltalls, des Todes, der Lebensverneinung, der Musik, des Jenseits von Gut und Böse! — Wer einen klaren und quellenmässigen Einblick in Nietzsches System, zugleich aber in die Widerwärtigkeit dieses Systems trotz dessen Genialität gewinnen will, mag diese Schrift studieren. G. M.

* Prof. A. Bullinger: *G. W. Fr. Hegels Phänomenologie des Geistes,* behufs Einführung in die Philosophie und christliche Theologie auf ihren kürzesten und durchaus leichtverständlichen Ausdruck reduziert. Mit einem Anhang, Leben Jesu-Schriften betreffend. München, Ackermann, br., 49 S. Mk. 1, 1904. — Wenn der Verfasser recht hat, dann ward nach dem

Tode *Hegels* von *Schelling* in der Vorrede zu « Victor Cousin über französische und deutsche Philosophie, aus dem Französischen von Hubert Beckers », 1834 gegen Hegel ein Windmühlenflügelkampf eröffnet, in welchem über Hegel nur phantasiert und gelogen worden und infolgedessen in der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts in Deutschland alle wahre Philosophie untergegangen. Gegenüber dem von ihm in früheren Schriften nachgewiesenen gegenwärtig herrschenden « antihegelschen Unverstand » will er in vorliegender kleinen Schrift in der auf dem Titelblatt angedeuteten Weise einführen in die Hegelsche Gedankenwelt, in den Hegelschen Begriff, welcher nach seiner Überzeugung wie aller Wirklichkeit, so auch dem Christentum vollkommen gerecht geworden und kurz als die Philosophie der Wahrheit und Freiheit zu bezeichnen ist.

* Dr. Georg Hoffmann: *Die Lehre von der Fides implicita innerhalb der katholischen Kirche.* Leipzig, Hinrich, 1903, in-8⁰, Mk. 8. — S'il est une question à la fois très importante et très confuse, c'est celle de la foi objective et subjective, dans ses rapports avec l'histoire. Les théologiens romanistes d'aujourd'hui sont aux abois pour essayer de sauver leur position dogmatique: d'une part, ils affirment que le dogme est immuable et ne peut pas changer; d'autre part, ils enseignent qu'il se développe. De là des distinctions de foi implicite et de tradition latente, qui aboutissent à établir l'identité du *oui* et du *non*, et à montrer comment l'Eglise romaine ne change pas dans son dogme lorsqu'elle définit comme dogme à une époque précisément ce qu'elle condamnait comme une erreur à une autre époque! Ce volume est rempli de renseignements utiles.

* Ernst Horneffer: *Vorträge über Nietzsche. Versuch einer Wiedergabe seiner Gedanken.* Berlin 1904, 7.—9. Tausend. 95 S. Mk. 2. — Im Gegensatz zu der Arbeit von Bélart wollen diese Vorträge in populärer Art Nietzsche auch solchen mundgerecht machen, « welche nicht notwendig wissenschaftliche Vorbildung mitbringen ». Die Themata lauten: « Nietzsche, der Philosoph und Prophet »; « der Übermensch »; « die Umwertung aller Werte ». — Wenn der Verfasser sagt, dass die weite Verbreitung, welche diese Vorträge gefunden haben, ihn hoffen lässt, « dass sie ihren Zweck, vor einer leichtfertigen, oberflächlichen Auffassung Nietzsches zu warnen, erfüllen », so

hoffen *wir,* dass gerade eine genauere Bekanntschaft mit Nietzsche davor warnen wird, sein blinder Anbeter zu werden!

G. M.

* Lic. Osk. Kohlschmidt: *Protestantisches Taschenbuch.* Ein Hülfsbuch in konfessionellen Streitfragen. Im Auftrage des Vorstandes des evangelischen Bundes herausgegeben unter Mitwirkung zahlreicher Fachmänner. Leipzig, C. Braun, 1903 und 1904. — Das « Taschenbuch » will « dem oft und vielseitig empfundenen Bedürfnis nach rascher und zuverlässiger Orientierung in konfessionellen beziehungsweise interkonfessionellen Fragen dienen » (Vorwort). Dieses fraglos überaus verdienstliche Werk ist bis zum Buchstaben W (Windthorst) gediehen, ist also dem Abschlusse nahe. Dass es auch uns gerecht wird, das erweisen Artikel wie: Altkatholizismus, Baltzer, Döllinger, Jansenismus, Janus, Reusch, Romfreie Kirche von Utrecht, Unfehlbarkeit, Vatikan. Konzil u. a. Wir empfehlen jetzt schon das « Taschenbuch » der besonderen Beachtung unserer Freunde.

Sch.

* Prof. F. Mülhaupt: *Natur und Bibel,* Anthropologie und Nationalität im Lichte christlicher und moderner Weltanschauung; Bonn, C. Georgi, in-8°, 53 S., 1904. — Les questions politico-ecclésiastiques passionnent actuellement le monde; les questions purement ecclésiastiques passionnent quelques Eglises seulement; les questions religieuses scientifiques ne passionnent que très peu d'esprits, et cependant ce sont elles qui sont les plus importantes et qui devraient préoccuper non seulement les savants antireligieux qui attaquent, mais surtout les théologiens qui devraient défendre la religion en général et le christianisme en particulier. C'est un malheur que les théologiens, sauf de rares exceptions, n'étudient pas assez les sciences naturelles. Les grands efforts de l'avenir doivent se diriger de ce côté; les sciences et la philosophie sont de plus en plus nécessaires aux théologiens dignes de ce nom. Aussi faut-il accueillir avec gratitude la savante étude de M. le professeur Mülhaupt, rédacteur du « Deutscher Merkur », qui réfute à nouveau les vieilles objections de M. le professeur A. Ladenburg. L'auteur a dédié son étude à la Faculté de théologie catholique de Berne, qui ne peut qu'en être honorée.

* F. Passarge: *Präparationen zu 40 Kernliedern und 10 geistlichen Liedern aus der neuern und neusten Zeit der evan-*

gelischen Kirche. Zweite, vermehrte und verbesserte Auflage. Hannover und Berlin 1904. 290 S. Mk. 2. 40. — Das Buch (XVIII. Band der pädagogischen Bibliothek) ist für die Oberstufe der Volks- und Mittelschulen bestimmt. Jede Präparation enthält eine « Vorbereitung » (Geschichtliches, Biblisches u. a. über Entstehung des Liedes), eine « Darbietung » (Text des Liedes), « Vertiefung » und Inhaltserklärung der einzelnen Strophen. Der Anhang (S. 239 ff.) gibt nach einem Rückblick auf die kirchliche Dichtung vor der Reformation einen Überblick über die geschichtliche Entwicklung des evangelischen Kirchenliedes bis zur Neuzeit. G. M.

* Léon de Rosny: *L'idée de Dieu dans la philosophie religieuse de la Chine.* Paris, André, br., 1899. — Très instructive conférence, où sont clairement distinguées les trois époques d'avant Confucius, de Confucius et de Lao-tse. L'auteur montre l'erreur de ceux qui accusent les Chinois d'athéisme. « Je me crois autorisé, dit-il, à soutenir que la civilisation chinoise ne professe pas plus l'athéisme qu'aucune autre des grandes civilisations du monde, et que le Déisme de la Chine, dès la haute antiquité, a même atteint à une hauteur de conception que notre orgueilleuse Europe ne peut guère prétendre avoir sérieusement dépassée » (p. 186).

* Anton Vogrinec: *Nostra maxima culpa!* Die bedrängte Lage der katholischen Kirche, deren Ursachen und Vorschläge zur Besserung. 2. Aufl. Wien und Leipzig, C. Fromme, 1904. — Der Verfasser meint es ernst mit seinem Buche. Er schreibt es nicht *gegen* seine Kirche, sondern *für* dieselbe. « Diese soll ihren ganzen Glanz erstrahlen lassen, frei, nicht verborgen in ein irdisches, altertümliches, die Menschen abstossendes Gehäuse. » Nicht Steine will er auf die Kirche werfen, sondern nur « den im Laufe der Zeit angesammelten Staub wegbringen, um sie in ihrer ganzen Schönheit erscheinen zu lassen » (p. 328). Erziehender Religionsunterricht — der übliche Katechismus ist ihm « ein unpsychologisches System von Definitionen und Determinationen » —, Gebrauch der Muttersprache bei der Sakramentspendung (warum nicht auch beim Gottesdienste?), Kommunion ohne vorhergehende Ohrenbeichte, zeitgemässe Reform des Fastens, Mass bei der Heiligen- und Reliquienverehrung, Aufhebung des Zwangszölibats, würdige Besoldung des Seel-

sorgeklerus — das sind seine Hauptdesideria. Hie und da tönt auch die Klage leise durch, dass die Bischöfe nicht mehr die Selbständigkeit früherer Zeiten haben und mehr als nötig an Weisungen von Rom gebunden sind, wiewohl der Papst nur « primus inter pares » ist. Unbewusst legt hier der Verfasser den Finger an die Wurzel der Krankheit. Aber dennoch will er nicht los von Rom oder los vom Papst. Es ist die alte traurige Geschichte. Was kann aus Halbheit erblühen? Sch.

* Bischof Dr. Th. Weber: *Trinität und Weltschöpfung, die Grundlagen des positiven Christentums.* Gotha, A. Perthes, 1904, br., 58 S. — *Vorwort:* Die nachfolgende Abhandlung sei allen denen aufs wärmste empfohlen, welche, von konfessioneller Engherzigkeit frei, das positive Christentum, wo immer es ihnen begegnet, mit Freude begrüssen. Die Zeichen der Zeit weisen deutlich darauf hin, dass in religiöser Beziehung eine neue Weltepoche sich vorbereitet. Zum Heile aller Völker, namentlich des deutschen Volkes, ist durchaus erforderlich, dass sie eine wahrhaft christliche werde. Wer mit dem Verfasser der gleichen Ansicht und von demselben Wunsche erfüllt ist, wird, denke ich, die kleine Arbeit, wofern er sie ohne Vorurteil verständnisvoll liest, nicht für überflüssig halten und nicht ohne Befriedigung wieder aus der Hand legen.

Ouvrages nouveaux.

Νέα Σιὼν (Nouvelle Sion), Revue publiée tous les deux mois à Jérusalem (texte grec), 1904. — Le fascicule de mai et juin contient des articles très variés sur les actualités de l'Église de Jérusalem. Nous souhaitons à cette Revue les meilleurs succès.

Le Rev. Archimandrite Chrysostome Papadopoulos, directeur de l'école théologique de Ste-Croix: *Μελετίου τοῦ Πηγᾶ, Πάπα καὶ Πατριάρχου Ἀλεξανδρείας, περὶ γενέσεως τῆς ψυχῆς τοῦ ἀνθρώπου. Ἐν Ἱεροσολύμοις, 1904. — Αἱ κατα τον Δ΄. Αἰῶνα τελεταὶ τῆς Ἐκκλησίας Ἱεροσολύμων.*

Prof. Dr. Paul Wernle: Die Quellen des Lebens Jesu; Halle, Gebauer-Schwetschke, br., 92 S., 40 Pf., 1904.

A. Dufourcq: S. Irénée; Paris, Lecoffre, 1904.

Dr. J. Lepsius: Das Reich Christi, Nr. 6, 1904: Die Kirche in ihrem Verhältnis zur inneren und äusseren Separation. — Der christliche Orient, Nr. 6, 1904: Aaran.

Theologischer Jahresbericht, 23. Band, 1903: I. Abteilung: Vorderasiatische Literatur und ausserbiblische Religionsgeschichte, bearbeitet von Beer und Lehmann; Berlin, Schwetschke, 1904, Mk. 4. 60.

Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme; Paris, A. Picard. — Cette nouvelle collection que MM. Hipp. Hemmer et P. Lejay viennent de fonder, a pour but de faire connaître les textes originaux des documents historiques les plus importants. Les textes grecs seront accompagnés d'une traduction française; il en sera de même pour les textes latins qui présentent une réelle difficulté. Cette collection sera exclusivement historique et non critique, en ce sens que les directeurs «refusent de se mêler à aucune polémique religieuse». Nous espérons tenir nos lecteurs au courant de cette publication, qui pourra être fort utile.